

L'ARCHE *Editeur*

Volker BRAUN

La Grande Paix

Traduit par
Gilbert BADIA, Alain LANCE

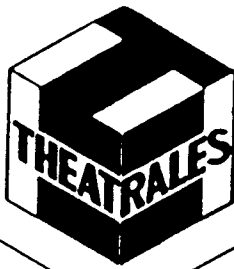
Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.



MANUSCRIT N° 2048

REPertoire CONTEMPORAIN

LA GRANDE PAIX

VOLKER BRAUN
Traduction: GILBERT BADIA

Cette pièce vous a été communiquée par le **BUREAU DU REPERTOIRE** de **THEATRALES***, avec l'accord de l'auteur.

Avant de la mettre en **répétition**, n'omettez pas de déposer une demande d'autorisation auprès de la S.A.C.D., 10, rue Ballu 75009 Paris. Tél. : (1) 42.80.66.65.

Lors de sa **création** éventuelle, vous devrez :

- informer THEATRALES des dates et lieux de représentation
- indiquer sur tous les documents d'information publics (dossier de presse, programmes, tracts, affiches) la mention obligatoire "*une sélection de THEATRALES*".

THEATRALES reste à votre disposition pour toutes informations complémentaires.

4, rue Trousseau – 75011 Paris. Tél. : 43.38.04.09.

* Le BUREAU DU REPERTOIRE est subventionné par le Ministère de la Culture et le secrétariat d'état à la Jeunesse et aux Sport.

Gilbert Badia 9 rue du Fauconnier 75001
Paris
tel 4278 0129

Volker Braun (né en 1939 à Dresde) est l'un des écrivains les plus importants de la République démocratique allemande. Avant tout poète (cinq livres) et auteur dramatique (six pièces), il a également écrit des récits et des essais. Il est publié et joué non seulement en RDA et en RFA mais également dans divers pays européens.

En France, plusieurs traductions existent déjà:

Provocations pour moi et d'autres, poèmes. Traduit par Alain Lance (P.J.Oswald). Contre le monde symétrique, poèmes. Traduit par Alain Lance (EFR). La vie sans contrainte de Kast, suivi de Histoire inachevée, récits. Traduit par Gilbert Badia, Vincent Jezewski et Alain Lance, (EFR).

En 1979, Max Denès a monté au théâtre de Gennevilliers

Rêves et erreurs du manoeuvre Paul Bauch... (titre original: Die Kipper), traduit par Gilbert Badia et Alain Lance, version scénique de François Rey.

Mort en transit, traduit par Gilbert Badia, publié dans le
revue Europe, mai 1988
La Grande Paix (Grosser Frieden) a été représentée pour la première fois le 22 avril 1979 au Berliner Ensemble, dans une mise en scène de Manfred Wekwerth et Joachim Tenschert.

La pièce, s'inspirant de faits historiques, relate l'histoire du paysan Gau Dsu. Dans une époque de désordres sanglants qui déchirent la Chine (deux siècles avant J-C) les paysans, soulevés contre le roi et les princes, massacrent les aristocrates et proclament la " Grande Paix ", dont les anciens textes faisaient mention: si la petite paix n'était que l'absence de guerre, la Grande Paix signifiait le règne de l'égalité. Mais le pays, sans pouvoir et sans règles, va à l'abandon. Le mil ne pousse plus, les canaux d'irrigation sont embourbés. Tschu Jün, poète et chef d'armée, installe sur le trône Gau Dsu, le chef des paysans, en dépit des fortes réticences qu'il manifeste. L'agriculture est restaurée et améliorée grâce au système de cultures en terrasses, l'autorité de l'Etat est rétablie et renforcée par la hiérarchie (les degrés). Le philosophe Wang, au prix d'une douloureuse prise de conscience qui lui coûte deux fois la vie, met le doigt sur la plaie: une révolution ne reste fidèle à elle-même qu'à la condition de changer, depuis la base, les conditions de vie des hommes. Et la base de tout, c'est le travail qui, par sa division, reproduit les structures d'oppression. La fin de la pièce ne signifie pas la fin des combats.

Personnages, par ordre d'entrée en scène:

Wang, philosophe

Gau Dsu, paysan/chef d'armée/empereur de Tschin

Fan Feh, femme de Gau Dsu/ femme de Hsien

Esprit de la Révolution

Hu Hai, roi de Tschin

Eunuque

Dschau

Wei) gouverneurs

Tschu Jün, poète/chef d'armée/chancelier

La reine

Bau Mu, patronne de la " Maison des Fleurs "

Cuisinier

Un capitaine/surveillant

Hsien, soldat/chef d'armée

Tschu To, mage/fonctionnaire

Deux examinateurs

Deux candidats/censeurs

Hsi Kang, savant

Deuxième surveillant

Dieu d'arrondissement

Trois commerçants

Porteurs, fonctionnaires, spectres de soldats

Soldats, paysans, machinistes, filles.

La scène est en forme de terrasses, les différents niveaux occupés par les acteurs indiquent la position sociale des personnages. L'écart entre les terrasses est très grand: ascension et descente sont difficiles et périlleuses. Dans les désordres de la guerre (scènes 3 et 4), les terrasses sont chambardées. Au début de " La Grande Paix ", la scène est d'un seul niveau. Durant l'édification du nouvel ordre, les terrasses se remettent en place. Les scènes de spectres se déroulent dans le noir, qui efface toute différence.

LE COMEDIEN QUI JOUE WANG (en tenue de ville :)

Messieurs dames, au dernier millénaire avant notre ère, circulaient des récits qui furent transcrits et rassemblés sous le titre LA PAIX SUPREME ou LE GRAND ORDRE ou encore LA GRANDE PAIX; je vais vous en lire un passage:

Au temps où l'on suivait encore la Vraie Voie, tout ce qu'il y avait sous le ciel était le bien de tous. On élisait les plus sages, on faisait confiance aux plus compétents. On disait la vérité. Une commune pensée s'imposait à tous. Aussi ne considérait-on pas ses fils et ses filles comme ses seuls enfants, ni comme ses seuls parents son père et sa mère. Les anciens pouvaient mourir en paix, les jeunes grandir librement, les plus vigoureux travailler selon leur force. Chaque homme avait sa terre, chaque femme sa maison. On avait horreur de jeter un objet qui pouvait encore servir, sans pour autant s'en réserver l'usage. On avait horreur d'économiser ses forces, sans pour autant les utiliser à son seul avantage. Pas de terreau pour la bassesse, pas de place pour le vol et la violence. On n'était pas forcé de verrouiller sa porte. Cela s'appelait la Grande Paix.

(Il rit, écoute.)

VOIX (par haut-parleurs:) SOUS LE REGNE DE LA GRANDE PAIX NULLE HAINE DANS LES COEURS DANS LA GORGE POINT DE QUERELLE. LES ANNALES DE LA GUERRE SONT VIDES ORIFLAMMES ET BANNIERES NE HÉRISSENT PLUS L'HORIZON MORNE DE LA PLAINE ./HA, COMME UNE ROSÉE LA LOI S'EPAND SUR LE PAYS. RIEN NE DISTINGUE LE VILAIN DU SEIGNEUR PLACÉS AU MEME NIVEAU./ HA COMME LES OISEAUX DANS LA RAMURE LES HOMMES SONT EN CONFIANCE AUSSI PEUVENT ILS VIVRE ENSEMBLE SANS RIEN QUI LES DISTINGUE./ ON EST VENU A BOUT DES CATASTROPHES NATURELLES ET ON A EMPÊCHÉ LES MAUVAISES MUTATIONS PARTOUT APPARAISSENT DES PRÉSAGES FAVORABLES SI BIEN QUE TOUT LE MONDE VIT TRÈS VIEUX ET CHACUN EN OUBLIE FORCÉMENT QU'IL

VIEILLIT LUI-MÊME ET LES MINISTRES RESPLENDISSENT DE BONHEUR ET MÊME CHEZ LES VERS ET LES MOUCHES GRANDE EST LA JOIE./HA LE CIEL ET LA TERRE RESPLENDISSENT D'UNE DOUBLE CLARTÉ QUI PÉNÈTRE JUSQUE DANS LES HUIT CONTRÉES LOINTAINES. À CE SPECTACLE LES QUATRE TRIBUS BARBARES ACCOURENT POUR FAIRE ALLEGEANCE./D'EUX MÊMES LES GRANDS SAGES VIENNENT AIDER LE SOUVERAIN À GOUVERNER SANS RISQUER DE DISPARAITRE./ HA QUAND S'IMPOSE À TOUS UNE PENSÉE COMMUNE ON N'A PAS UNE PETITE PAIX COMME MAINTENANT ON A LA PAIX TOUT SIMPLEMENT.PRENANT CIEL ET TERRE POUR MODÈLE L'HOMME ET LA FEMME TROIS CENT SOIXANTE CINQ FOIS L'AN ONT COMMERCE ENSEMBLE ET MELENT LEUR FLUIDE SANS EPROUVER DE LASSITUDE./ILS NE SONT QU'INNOCENCE ET PURETÉ,AUCUNE MALICE NE GERME DANS LEUR COEUR. QUAND ILS ONT LA BOUCHE PLEINE ILS SE SENTENT BIEN ET DÉAMBULENT EN SE CARESSANT LA PANSE. HA COMMENT SERAIT-ON CAPABLE DE QUADRUPLER LES IMPÔTS ET DE TENDRE DES PIEGES AU PEUPLE EN AGGRAVANT LES CHÂTIMENTS ?/ HA QUI DONC RISQUERAIT ENCORE SA RÉPUTATION POUR DEVENIR BRIGAND OU REBELLE ?OR S'IL N'EXISTE POINT DES GENS DE CETTE ESPECE N'EXISTE PAS NON PLUS CE GENRE DE PENSÉES. SENTIMENTS ET PAROLES NE FONT QU'UN/AH ON IGNORE LES REGLES DECONCERTANTES DE L'ASCENSION ET DE LA CHUTE./AH CHACUN PEUT APPROCHER LES DIEUX ET ACCEDER AU CIEL./PIQUES ET CUIRASSES NE SONT QUE FER-RAILLE , LES BRAS PENDENT NONCHALAMENT ET LES MAINS NE SE REJOIGNENT QUE POUR LE SALUT ON NE S'EN SERT PLUS POUR FRAPPER AUTRUI. D'UN MEME ESPRIT ON NE FAIT QUE LE BIEN POUR LA PLUS GRANDE JOIE DU SOUVERAIN./HA.

(le comédien qui joue Wang quitte la scène avec un sourire ironique.)

1.

L'ETAT DE TSCHIN.LA VIE DANS LES CAMPAGNES PENDANT LA DERNIERE ANNEE DU REGNE DE HU HAI.

1.1

(Une cabane. Des soldats cognent sur le toit avec leurs lances.Un paysan.)

PREMIER SOLDAT

Le millet pour le roi.

DEUXIEME SOLDAT

Tu es sourd.

(Ils frappent sur la cabane. Le paysan fait des bonds affolés.)

PREMIER SOLDAT

Il ne nous a pas reconnu. Hier il était plus arrangeant.

PAYSAN

Oui, maître.

DEUXIEME SOLDAT

Faut pas remettre au lendemain. Paye ton tribut.

(Le paysan se frappe le front.)

PREMIER SOLDAT

Entre-toi bien ça dans le crâne... Ou veux-tu que je t'aide? Si ton roi prend la peine de mettre deux fois la main dans sa poche, ce n'est tout de même pas toi qui vas lui retenir le bras, paysan? A qui appartient la terre?

LE PAYSAN

Au roi, maître.

PREMIER SOLDAT

Voilà qui va te faire rentrer ça dans le crâne
Maintenant c'est rentré.

(Il lui donne un coup sur la tête.)

DEUXIEME SOLDAT (riant:)

Pardonne ça à ton roi.

(Les soldats s'en vont emportant le millet. Arrivent d'autres soldats.)

PREMIER SOLDAT

Le tribut, selon l'usage, et si tu cherches

A nous rouler, tu feras pas de vieux os.

(Le paysan tombe à genoux.)

DEUXIEME SOLDAT

Tu veux nous avoir. A qui appartient la terre.

LE PAYSAN

Au roi, maître.

DEUXIEME SOLDAT

Il ment comme il respire.

PREMIER SOLDAT

Tu vas nous payer ça.

(Il le fait lever à coups de lance.)

7

DEUXIEME SOLDAT

Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, canaille?
Tu sais compter jusqu'à trois? Moi je te dis que
Ces terres appartiennent au gouverneur Tschau depuis
Trois jours. Qu'as-tu à contempler le ciel
Si tu y vois des terres qui ne lui appartiennent pas
On va t'y expédier. Redis voir le nom.

LE PAYSAN

Dschau.

PREMIER SOLDAT

*Remarque donc s'il ne cache rien dans
sa cueillette.*
Tiens, il le sait. Donnez un coup de main au copain.
(Les soldats retournent la cabane.)

LE PAYSAN

De quoi je vais vivre.

DEUXIEME SOLDAT

De cette terre.

Tiens, mange-le

(Ils lui emplissent la bouche de terre et s'en vont.
Arrivent d'autres soldats.)

LE PAYSAN (Pris d'un rire convulsif:)

Le tribut pour qui. Je n'ai rien, prenez-donc.

(Les soldats pénètrent dans la cabane, qui s'écroule.

Ils aperçoivent une femme et restent interdits devant

sa beauté.)

PREMIER SOLDAT

*(soldat) (M va voir si tu ne caches rien
dans ta cueillette.)*
Il n'a rien mais il cache un trésor.

(La femme crie.)

DEUXIEME SOLDAT

Tout ce qui pousse sur terre appartient à Wei.

Ne la touche pas
(Le paysan se rue sur les soldats qui le renversent
dans la boue et le piétinent.)

TROISIEME SOLDAT

Ne la touche pas
Elle gémit comme une chienne. Couchée, la bête!

(Ils passent une corde au cou de la femme et
l'entraînent sur les genoux. Le paysan se redresse,
abasourdi. La terre gronde: bruits de pioches/tracteurs/
industrie. On entend en même temps des plaintes/ des
coups/ une exécution. Le paysan saute sur place comme
si le sol devenait brûlant sous ses pieds. Il s'enfuit
en courant à toutes jambes.)

1.2

(Le paysan endormi. Un esprit, vêtu de plumes, descend des cintres. Le paysan se redresse et s'assoit, l'air maussade. L'esprit ouvre un rideau: armées de paysans, gisant sur le sol. Les morts se lèvent, s'emparent de leurs armes. Le paysan bâille, etc. L'esprit ouvre un autre rideau: le paradis. Amusé, le paysan se lève et veut y pénétrer. Il reste cloué sur place. L'esprit sort une épée de sa tête et la remet au paysan, qui la tourne et la retourne dans ses mains. L'esprit s'envole, les images s'effacent. Avec l'épée, le paysan veut se tuer. L'esprit lui arrête le bras et l'entraîne.)

2

LE PHILOSOPHE WANG TENTE DE CONDUIRE LE ROI SUR LA VRAIE VOIE.
LES GOUVERNEURS INFORMENT LE SOUVERAIN DE CHANGEMENTS EN COURS
AU SEIN DE L'EMPIRE.

(Le trône. L'énorme roi Hu Hai. Wang. Un eunuque.)

WANG (d'une voix enrouée:)

Aux temps anciens, les rois en leur sagesse ne man-
quaient ni de biens ni d'argent,

(Hu Hai ouvre un oeil.)

mais ils avaient grand peur de manquer de perspicacité
pour reconnaître la Vraie Voie.

(Hu Hai laisse retomber sa tête.)

Aux temps anciens, les rois en leur sagesse ne man-
quaient ni d'armes ni de parures

(Hu Hai ouvre un oeil)

mais ils avaient grand peur que la vertu ne soit plus
vêtement à leur taille.

(Hu Hai laisse retomber la tête.)

Les rois en leur sagesse dormaient -

(il frappe le sol du pied. Hu Hai sursaute)

dormaient sur des oreillers moelleux et pourtant
bâtissaient un univers ordonné, leurs assiettes
étaient pleines, et pourtant ils dispensaient le
bonheur... (épuisé:) le bonheur suprême (indigné:)
Cet homme ne fait-il rien que dormir?

L'EUNUQUE

Ne vois-tu pas que tu pompes l'air du roi?
Ton texte l'a assommé.

WANG

Je ne vois pas pourquoi je m'attarderais auprès d'un petit homme inapte à s'engager sur la voie que mon discours lui montre. (Il ramasse ses papiers.) Voilà trois jours que je lui parle de la chance qu'il a, et ce que je dis reste lettre morte pour lui. Voilà trois mois que je patauge dans le limon de trente fleuves, me nourrissant de brouets trop limpides, et il me fait attendre dans son chenil, comme si j'étais le premier préfet venu. Je dors là où les poules chient, monsieur. Voici comment dans l'Asie d'aujourd'hui on traite la science. Cela fait déjà une quinzaine de princes que j'essaie de sortir de la mélasse, et je m'y suis cassé les dents. On ne voit partout qu'esprits bornés à l'air prétentieux. Sans parler des hauts fonctionnaires, tous des impuissants, c'est la condition requise pour être un pilier de l'Etat.

Partout violence et sottise, et le peuple à genoux
Tout comme ses femmes que le roi se tape à la pelle.
Pays pourri, monsieur. Le temps des maquerelles.
(Il remet sa toque et s'apprête à partir.)

HU HAI (réveillé, tout joyeux:)

Qui est ce cochon?

L'EUNUQUE

Le philosophe Wang, votre Altesse.

HU HAI

Je me souviens.

Quelle est la longueur de la voie dont tu parles?
Si longue que ça, ah. Mais moi, c'est aujourd'hui que je vis. (Il se lève :) Je suis un porc, c'est vrai, je me connais et je tiens à le rester. A quoi me serviraient les rites s'il ne restait un petit trou vers lequel pointe mon esprit? Qui parle d'esprit? Ma lance ne pointe pas vers des sphères élevées, mon doux agneau. Je ne suis pas assez intelligent pour tes théories. Il vous faudra, monsieur, faire preuve d'un peu de patience.
(Il descend d'un degré.)

WANG (empressé:)

Oui, le roi Wen de Tschu était lui aussi un grand porc aux yeux de l'Eternel, dans son parc il se livrait à de vraies cochonneries, usant d'animaux tout à fait

remarquables et de femmes bien dressées, et d'une telle beauté que les bourgeons poussaient aux arbres en plein hiver et que ses canaris lubriques explosaient. Son parc était si grand, soixante-dix lieues carrées, c'est écrit dans les livres -

HU HAI

Si grand, vraiment?

WANG

Et le peuple le trouvait encore trop petit.

HU HAI

(Descendant à nouveau d'un degré:) Mon parc n'a que quarante lieues et le peuple pourtant le trouve encore trop grand.

WANG

Ha, le parc du roi Wen mesurait soixante-dix lieues, mais chacun s'il le voulait pouvait y pénétrer pour y attraper un faisan ou y pêcher des carpes, et même si le parc avait été cent fois plus grand: le peuple l'aurait encore trouvé bien trop petit.

HU HAI (Descendant de trois degrés)

Ça je comprends.

WANG

Et même s'il avait été aussi grand que le pays de Tschu, le peuple n'y aurait rien trouvé à redire.

HU HAI (Fait monter Wang d'un degré:)

Logique, logique.

WANG

Le roi en était donc propriétaire tout comme le peuple.

HU HAI

(Fixe Wang:)

Halte.

(Il réfléchit. Il se fait vite hisser trois degrés plus haut par l'eunuque.)

WANG

Voilà le sens de la Vraie Voie: tout ce que le roi possède, le peuple le possède tout comme lui.

HU HAI (tout en haut:)

Tuez-le.

(Des serviteurs accourent. Ils dépècent Wang selon les instructions de l'eunuque, en présentant les morceaux au roi qui continue de lancer des regards furieux vers

l'emplacement où Wang se tenait. Dschau, Wei et Tschu Jün arrivent, en tenue de guerre. Salutations très rapides. Les serviteurs se retirent.)

DSCHAU

Au travail, seigneur.

WEI

On voudrait pas vous déranger.

Voici la situation, au cas où vous daigneriez prêter l'oreille
A des évènements que vous n'avez plus pouvoir de modifier.

DSCHAU

Et nous non plus. Car les frontières ,
Une fois tracées, sont inviolables. La mienne,
Au nord, déborde le fleuve et englobe Yen.

HU HAI

Vous avez pris Yen.

DSCHAU

Yen n'a pas pu résister à Dschau.
Vous pouvez aussi dire autrement la chose. Sol aride,
Seigneur, tout juste pittoresque. N'était-ce pas
Mon foutu devoir de vous faire un rapport.

HU HAI

Fort bien Dschau, fort bien.

WEI

De même que les montagnes d'Orient, que mon regard
A toujours caressées, sont à moi à présent.

HU HAI

Quoi, les montagnes d'Orient. Bougre, mais c'est Sung.

WEI

Il n'y a plus de Sung. Je l'ai avalé.
(Il montre une tête.)

HU HAI

Il avait des fils.

WEI

Avait. C'est exact.

Je ne le nie pas. Tels sont les faits.

HU HAI(à la tête:)

Mon ami.

TSCHU JÜN

Un peu plus de douceur pour parler à un mort.
Ainsi le veut l'usage.

HU HAI

Quel est cet insolent.

Arrachez-lui la gueule.

DSCHAU

Le gouverneur de Tschu.

HU HAI (sidéré:)

De Tschu. Vous faites erreur: je le connais.

TSCHU JÜN (froidelement:)

Et moi aussi, je le connaissais bien.

HU HAI (troublé:)

En voilà des nouvelles.

TSCHU JÜN

Pluie de nouvelles, mauvaises nouvelles, disent les Anciens.

HU HAI

Son nom. Un homme sans nom, dont la tête

Est pleine de boue.

TSCHU JÜN

Si seulement c'était vrai. C'est trop d'honneur, monsieur.

Mon nom, je le crains, a quelque renommée

Pour l'amateur de poésie. Si j'aime tant me battre

Et fréquenter le peuple, c'est par amour des vers

Et du choc des syllabes. L'art est vorace, sa pâture

Est la vie.

WEI (en riant:)

La vie de qui, si je puis me permettre.

HU HAI (en colère:)

Je veux parler à Tschu. Entendre ce qu'il pense.

TSCHU JÜN

Que voulez-vous qu'il dise. Il ne saurait parler. *Voici*

(Il exhibe une tête. Hu Hai sursaute, épouvanté.) *sa tête*

HU HAI

Mon beau-frère.

DSCHAU (à TSCHU JÜN:)

Le frère de sa concubine.

Si Tschu c'est bien vous, elle doit se pendre à présent.

TSCHU JÜN

Est-ce la coutume.

DSCHAU

Comment serait-elle sa femme si Tschu,

Son frère, est mort et si le Tschu qui est en vie

N'est pas son frère.

HU HAI (se tournant vers l'eunuque, crie:)
Appelle la femme.

TSCHU JÜN (en aparté:)
Ce pays tout sanglant, muet par discipline
Remâchant sans les voir ses propres règlements
Ne peut être sauvé que par son propre cri
Jaillissant de son corps, qu'il déchire lui-même.
(L'eunuque amène la femme.Hu Hai regarde Tschu Jün.)

HU HAI
Eh bien, noble seigneur,vous connaissez la coutume
Dites enfin qui vous êtes.

L'EUNUQUE
Femme, est-ce ton frère.
(La femme se jette à terre. A Tschu Jün:)
Tschu, c'est bien toi, à présent.
(Tschu Jün incline la tête. Hu Hai s'affaisse sur la
femme.)

HU HAI
Ne me garde pas rancune quand tu seras en bas
Après des neuf sources, bien aimée. Emmenez-la.
(L'eunuque entraîne la femme de force.)

WEI
Il vous connaît maintenant.

TSCHU JÜN
Vous êtes comme des enfants.
(Il dégaine son épée:)
Voilà que dans les prés aux portes de la ville
J'apperçois mes troupeaux.La terre y est généreuse
Je ne cherche pas d'excuses.D'elles-mêmes les bêtes
Sont venues vers moi. Où devrais-je les mettre?
(Silence.)
Les champs dans la plaine, les vergers de péchers nains
Ainsi que plusieurs villes, que personne ne s'avise
De les revendiquer. Je ne le souffrirais pas.

HU HAI
Trahison. L'armée.

DSCHAU
Elle a fort à faire
La base est poreuse, seigneur, les paysans par bandes
Sillonnent la forêt.

WEI (aussitôt:)

Compte tenu

Des circonstances particulières, qui vous sont contraires
Et nous sont favorables, je serais disposé,
Tout comme ces messieurs je pense, à ce que vous
Nous fassiez roi, chacun sur son domaine.
(Wei et Dschau grimpent les degrés. Hu Hai veut les
faire dégringoler.)

TSCHU JÜN

Que chacun soit roi A PART EGALE, tel est le slogan
Qui du bas grimpe vers le trône quatre à quatre
Jusqu'à le faire valser.
(il monte en vitesse.)

HU HAI

Le roi c'est moi.
(Wei, Dschau et Tschu Jün rient, occupent le trône.)
Une corde.

(L'eunuque apporte quatre cordes.)

Ai-je dit quatre.

(L'eunuque distribue les cordes. Hu Hai dissimule
sa toque sous sa chemise et s'enfuit, terrorisé.)

TSCHU JÜN

En campagne, messieurs.

3

207-206 AVANT NOTRE ÈRE. LES TROIS BATAILLES DE HSIEN-YANG. LE
PAYSAN GAU-DSU TRIOMPHE DE TROIS GÉNÉRAUX.

3.1

(Champs de roseaux. Des soldats passent, suivis d'autres
soldats. Des paysans en armes, qui s'enfuient. Gau-Dsu, le
paysan du premier tableau.)

GAU-DSU (haletant:)

Avant que je retienne mon souffle, c'était... un champ.
Pour lui, c'est terminé. Trois armées
S'étripent pour le trône, le roi dans la campagne
Errant sans feu ni lieu. Les trois armées traquant
L'ennemi principal, qui rampe dans l'herbe.
L'astuce est d'éviter que personne l'attrape, car

Qui l'attrape est roi. Quel embrouillamini
Et que d'ennemis. Et pourtant, quand il réfléchit
Le fils de ma mère n'a presque pas de peur dans le crâne.

(Des soldats. Gau Dsu veut s'enfuir, reste accroché
par sa sandale à un buisson.)

PREMIER SOLDAT

Tien Une viande dans le buisson. Semble morte.

DEUXIEME SOLDAT

Pour qui es-tu

Mort canaille.

GAU DSU (tremblant:)

Pour le grand boucher, le gouverneur
Tout bardé de fer.

PREMIER SOLDAT

Pour Wei, notre capitaine
Tu l'as devant toi.

WEI

Que m'amène-t'on?

DEUXIEME SOLDAT

Cet homme
Croit que sa mort est mystérieusement en relation
Avec vous.

GAU DSU

Pas avec vous, mais avec
Ce héros redoutable qui avale les piques
Comme brins de paille, mes seigneurs

WEI

Que nous chante ce paysan

GAU DSU

Ne m'appellez pas paysan, c'est un métier bien mort
Tandis que pour celui là la mort est un métier, pour lui
Qui saigne les paysans comme des poules, depuis l'aube
En avez-vous ^{vu} un seul qui ne fût pas un peu plus
Court que sa tête, qu'il plante dans le champ
Tout juste conquis, sanglant laissez-passé, dit-on,
Pour le trône.

WEI

Laissez-passer pour le trône.

TROISIEME SOLDAT

Depuis l'aube. Des paysans.

WEI

Où est-il, ce chien.

GAU DSU

Là, dans la forêt.

WEI

C'est Dschau ou bien c'est Tschu.

Je savais bien que ce porc s'engraissait

En leur tranchant la gorge.

(Il saisit GauDsu à la gorge.)

C'est bien ça?

GAU DSU

Tout juste, seigneur.

WEI (criant:)

Appelez-le

DEUXIEME SOLDAT

Qui.

WEI

Tschu, ou Dschau.

LES SOLDATS (sans conciction:)

Tschu / Dschau.

WEI

Vous appelez ça crier. Est-ce ainsi que l'on bêle

Quand on est en guerre.

LES SOLDATS (plus faiblement:)

Tschuau.

WEI

Ah, si c'étaient des paysans

Tu les verrais foncer sans retard dans le champ

Pour y faucher des truies, ouvrir les chambres

D'un coup de lance, et fouailler sous les toisons.

LES SOLDATS (d'une voix plaintive :)

Dschauuuu.

WEI

Contre des hommes

Ça n'a pas de coeur à l'ouvrage.

DEUXIEME SOLDAT

Eh quoi encore.

WEI

C'est zéro.

(hurlant d'une voix formidable:)

Dschau.

(Dschau arrive, accompagné de soldats.)

DSCHAU

Que signifient ces cris. Vous vous entraînez

A me saluer, l'ami?

WEI (cordialement:)

Ecoutez, on va régler ça entre nous.

Vous voulez le trône.

DSCHAU

Cela se peut. Et vous ?

Vous n'en voulez pas ?

WEI (examinant sa pique:)

Là n'est pas la question.

Avant d'aller plus loin, il vous faudra passer

A travers cette pique.

DSCHAU

Bel objet. Mais vous

(lui rabattant son manteau d'un geste brusque:)

Allez attraper la mort, dans l'air frais du matin.

WEI

Surtout qu'on est en guerre.

DSCHAU (à ses soldats:)

Ça peut durer un moment.

WEI

Ils peuvent bien attendre.

DSCHAU(levant sa pique:)

Si vous êtes coriace

Ce sera plus dur que d'empaler les enfants .

(Il donne son manteau à Gau Dsu:)

Tiens-moi ça.

WEI

Au travail.

GAU DSU

Faites de la belle ouvrage, seigneur

DSCHAU

Allons-y.

(Ils se battent. Dschau tombe en poussant un cri bref.
Wei le taille en pièces.)

WEI

Sans tapage inutile, cher ami. Balayez-moi ses troupes.
(Les soldats de Dschau s'enfuient, poursuivis par ceux
de Wei. Gau Dsu, épouvanté, se penche sur le cadavre.)

GAU DSU

Lui, c'est Dschau, vous avez dit.

WEI

Oui, et tout de blanc

Maquillé par la mort.

GAU DSU (avec aplomb:)

Moi je vous dis que ce n'est pas E bon.

WEI

Comment.

GAU DSU (balayant d'un geste:)

Lui ne s'occupait pas des paysans.

WEI

Qu'il fauche en tas

Pour parvenir au trône.

GAU

Mais pas Dschau.

WEI

Alors qui ça?

GAU DSU

On reprend tout depuis le début. Quelqu'un veut être roi

WEI

Tu te moques de moi

GAU DSU

Est-ce que ça ressemble à un roi

J'étais là, voilà son manteau, seigneur.

Ce fade ragoût d'os ramollis, c'est vous-même

Qui l'avez touillé. Moi, à sa solde? Jamais.

Revenons au sujet. Le boucher, qui de ses deux bras

Enfouit deux armées sous le sable, fait couler dans les

Des flots de sang, à en faire tourner les moulins
Lui dont j'ai déserté le camp, et que tous nomment roi
Avant même qu'il ne le soit.

WEI

Tschu, le petit pâlot

Féru de poésie.

GAU DSU

C'est lui. Appelez-le. (Il crie:) Roi Tschu.

WEI

Pas roi.

GAU DSU

A votre guise. Essayez-donc un peu.

WEI (hurle:)

Tschu.

(Tschu Jün, enjambant le cadavre, soldats.)

TSCHU JÜN

Je vois que vous êtes prêt à tirer au clair
Cette absurde querelle de préséance
En tailladant un brin les veines de ce temps.
Je méprise la guerre car j'ai d'autres faiblesses
Mais j'avoue qu'elle peut résoudre maint problème
Rancune recuite épaissit le sang. La langue s'anémie
La signification devient aléatoire. Réglons donc en amis
Et par le glaive un différend qui mutile
La vie de la chair.

WEI

Si je ne saisis guère
Votre poésie, seigneur, je comprends cependant
Que vous voulez tâter de ma lame.

TSCHU JÜN

Si votre main peut
La tenir. Vous me semblez horriblement vieux.

WEI

N'avez-vous pas des joues de femme, grasses.
De la bave de vos putains.

TSCHU JÜN

Rien d'autre à sortir?
Sortez votre braquemart.

WEI (ôtant son manteau, à Gau Dsu:)

Tiens, mon gars, prends ça aussi.

GAU DSU

Il ne quittera plus mes épaules.

(Les soldats de Wei s'écartent.)

WEI

Gardez l'outil à l'air.

Il va y avoir du hachis.

LES SOLDATS

Bon. On fera la vaisselle, seigneur.

TSCHU JÜN

Avec votre sang.

(Ses soldats l'entourent.)

Voilà la ringure de Tschin.

WEI

Allez, l'oiseau, sors de ta cage.

TSCHU JÜN

Dans l'air

Qui va te manquer.

(Ils se battent.)

LES SOLDATS

Tschu/Wei/Tschu/Wei.

GAU DSU (en riant)

Debout, asticots mercenaires.

Foncez droit sur les lames. La terre qu'ils se disputent

Moi elle me colle aux mains.

(Wei meurt en poussant un hurlement. Tschu Jün le regarde étonné.)

TSCHU JÜN

Désarmez son bétail.

(Ses soldats se rendent maîtres de ceux de Wei.)

Quelle pauvre race.

Complètement foutue pour la paix. Egorgez-les.

(Ils les tuent. Gau Dsu, pâle comme un mort, vomit.)

Attention aux manteaux, bougre d'âne. D'où sors-tu.

(Gau Dsu laisse glisser les manteaux sur les cadavres.

Veut s'enfuir. Les soldats le retiennent.)

Crache ton rôle.

UN SOLDAT

Une blouse de paysan

Qui pue la terre.

GAU DSU

Gau Dsu. Et mon armée planquée
Dans le taillis, attendant que notre tournoi
Soit achevé.

(Les soldats le relâchent en riant. Il prend son épée.
Tschu Jün reste interdit.)

Mettez-vous là, seigneur. Bon, restez-y.
Maintenant, la pique en main!

(Il siffle. Des paysans surgissent. Les soldats
reculent d'un bond.)

A l'ouvrage, seigneur.

(Tschu Jün attaque comme un automate, croisant sa
lance contre l'épée. Il réfléchit, hoche la tête,
marche sur Gau Dsu.)

TSCHU JÜN

Gau Dsu.

(Il revient sur ses pas, puis se dirige à nouveau vers
lui.)

Ton armée.

(Il veut l'embrocher. Gau Dsu esquive. Combat terrible.
Paysans et soldats restent debout comme paralysés. Gau
Dsu ne tient sur ses jambes que par miracle. La nuit
tombe. Ils continuent à ferrailer. Le jour revient.
Paysans et soldats se sont endormis.)

GAU DSU

Voici quatre jours que nous sommes sur la brèche
Renoncez, seigneur, je ne vais pas vous porter
Le petit-déjeuner.

TSCHU JÜN

Qui parlait de petit-déjeuner.

(Ils font une pause et mangent dans la même écuelle.
Tschu Jün, brusquement épuisé:)

Restons-en au prologue. Pour le reste on verra

GAU DSU (se retenant à la lance de Tschu Jün:)

Plus tard. D'accord. Ne précipitons rien.

TSCHU JÜN (à terre:)

Tschu Jün.

GAU DSU

Gau Dsu.

TSCHU JÜN

Enchanté. Travail partagé

Est moins amer.

GAU DSU (s'allongeant:)

Je suis pour le partage

N'est-ce pas la raison des guerres, seigneur.

TSCHU JÜN

Ce pourrait être aussi la raison de la paix.

GAU DSU (après un moment de silence:)

D'où vous vient cette idée.

TSCHU JÜN

Amateur de retournements, curieux de l'impensable

J'incline à infléchir une démarche trop rigide

Déconcertant ainsi le sens obtus des planificateurs

Et je vois sans passion ce qui va advenir.

GAU DSU

Croyez-vous donc pouvoir geler notre lutte

Jusqu'à ce que le trône ait été supprimé.

TSCHU JÜN

Supprimé. Et vide la première place. Et tous

Savourant leur force, sont au même niveau.

Qui ne manque de rien craint pas l'égalité.

GAU DSU (se relevant:)

Vous êtes donc vainqueur. Faites battre tambour, général.

TSCHU JÜN

Vous l'êtes comme moi. A vous de donner l'ordre.

GAU DSU

Tambours.

(Tambours. Soldats et paysans se réveillent et se ruent les uns contre les autres.)

TSCHU JÜN

Halte. Ici, pas d'ennemis.

Mais tous contre le roi.

(Paysans et soldats s'embrassent sans un mot. Puis:)

CLAMEUR

Sus au roi.

TSCHU JÜN

Nous interrompons le combat, l'ami,
Vous avez ma parole. J'ai dans la capitale
Quelques colombes qui ne manquent pas de piquant
Vous pourrez les rôtir. Partageons

GAU DSU

Avec tous.

(Ils quittent la scène au son des tambours.)

3.2

(Hu Hai dans un palanquin, porté par vingt serviteurs, la
reine dans un autre, que portent deux serviteurs.)

HU HAI

Pressons-nous, messieurs-dames.

(les porteurs déposent le palanquin.)

PREMIER PORTEUR

avec porte' A vous de marche à présent. Excusez. *Nous vous attendons.*
(Ils dépouillent le roi et la reine, emportant même
leurs habits.)

LA REINE

Qu'y-a-t'il, roi.

HU HAI

Donnez moi donc votre manteau
Eh, l'homme! Sois pas si brutal.

(Les porteurs s'en vont, sauf un, qui lui retire ses
chaussures. Hu Hai descend du palanquin. Il se met debout.
La plante des pieds le chatouille. Il rit:)

Qu'est-ce que c'est?

LE DEUXIEME PORTEUR

La terre, Altesse. De l'herbe.

HU HAI

La terre, ah. (Il marche.) C'est ça la terre.
(Il la touche:) C'est bon, hein?

LA REINE

Moi je refuse de mettre les pieds par terre.

HU HAI (irrité:)

Fais donc ce que tu ne peux éviter.

LA REINE

Je ne le ferai pas. (Elle se jette sur le dos au fond
du palanquin.) Adviennent que pourra.

LE DEUXIEME PORTEUR

Il y a des soldats, madame.

(La reine éclate d'un rire hystérique. Hu Hai s'éloigne.)

HU HAI

Et ces êtres là, c'est quoi?

LE DEUXIEME PORTEUR

Des arbres non taillés.

HU HAI

Etonnant. Ils se tiennent debout, comme ça.

(Le porteur s'en va, emportant les chaussures de Hu Hai.)

Un champ, sans doute. Quelque chose y pousse .(Y plonge la main.) Encore de la terre. (Disparaît par le fond.)

4

LES HEROS DE LA PREMIERE HEURE

(Ruines."La Maison des fleurs ". Bau Mu, Wang. Des tambours au loin.)

WANG

Ferme ton établissement. Finie l'époque
Des potentats et des putains.

BAU MU

J'ai une autorisation écrite.
Sais-tu ce qui vous pend au nez si vous commettez
Le sacrilège de lock-outer les filles?

WANG

Tes pouliches maigres ont maintenant le droit
D'aller pâturer dans les prés. Voici des temps nouveaux
Pour toi, la mère, toi l'ancienne combattante
Des campagnes de la lance en l'air.

BAU MU

Espèce de cochon.
Veux-tu que je te dise ce qui va arriver si tes temps
nouveaux posent leurs pattes de paysan sur les institutions
les plus sacrées? Moi, Bau Mu, qui ai trente ans de
maison , moi qui connais le métier sur le bout des doigts
après avoir gravi tous les échelons, je sais ce que je
dis: pour l'humanité, le plaisir est une prémisse aussi
indispensable que le béton. Le paysan le prend dans son
étable, mais l'appareil d'Etat compte beaucoup de membres,

qui donc va se mettre en quatre pour eux? Comment voulez-vous que le voyageur maîtrise ses sentiments si vous dépeuplez les gîtes d'étape et s'il n'a plus rien que le drap sous lui? Vous voulez donc fabriquer des générations de délinquants sexuels? Le goût du beau discours se perd, la chorégraphie périclité, l'art musical est dans la merde, monsieur. Vous violez le patrimoine culturel par excès de pudeur; la civilisation vit de privilèges, si vous y touchez, on retombe à l'âge des cavernes .

WANG

Entends-tu les tambours. (Il condamne la porte en y clouant des planches.)

Tu veux que les soldats nettoient ton étable?

Les privilèges sont abolis.

La Révolution ne va pas faire un détour

Pour éviter ton trou, ma très chère, elle s'y engouffrera.

Tu vas travailler, tout comme les mignonnes de ton jardin
Qui ramassaient pour toi l'oseille.

A présent, tous sont égaux. Il faudra t'y faire.

BAU MU

Mais le trou est fermé.

WANG

Travail pour chacun, pour tous l'égalité

Les parasites ne savent que brailler.

(Les filles sautent par les fenêtres. Gau Dsu, des soldats. Bau Mu s'en va en emportant les sacs des filles.)

LES FILLES

Des soldats.

(Elles poussent des cris.)

LES SOLDATS

Attrapez-les, ces jolies fleurs. (Ils s'approchent avec douceur.)

LES FILLES (stupéfaites:)

Ils ne nous font rien. (Soldats et filles fraternisent sans rien dire.)

GAU DSU

Quel spectacle. (Il saisit Fan Feh, la femme du premier tableau. Elle reste comme pétrifiée.)

23

LES SOLDATS (joyeusement:)

Des femmes, des femmes!

FAN FEH

Qui est-ce?

WANG

Elle tremble. C'était sans doute sa façon à elle
De se donner.

DEUXIEME SOLDAT

Gau Dsu, notre héros.

LES FILLES

Gau Dsu le guerrier -

GAU DSU

Femme.

(Il la relâche. Silence.)

LES FILLES

C'est lui. Le paysan.

Maintenant il va la frapper à mort.

FAN FEH

Salut et longue vie.

Je vous souhaite beaucoup de bonheur, seigneur.

GAU DSU

Halte. Suis-je un seigneur.

Le bonheur, qu'est-ce que c'est.

FAN FEH

Avec moi, vous n'en avez pas eu.

UNE FILLE

Belle Fan Feh, ne fais pas attendre notre héros.

GAU DSU

Qu'est-ce que vous me chantez, espèces de truies.

Ne suis-je pas ton mari.

FAN FEH

Comme tous ceux qui ont franchi ce seuil.

Voulez-vous me prendre après tous les autres, seigneur.

GAU DSU

Avant eux, c'était moi. Après, c'est toujours toi
On t'a traînée sur les genoux, t'arrachant de chez nous
J'ignore tout de la suite, sauf que tu es à moi
(Il empoigne Fan Feh. Arrive Tschu Jün, accompagné de
Su Su, Jing Jing et Meh Meh.)

Voyez-vous une femme, ici. Si je l'aime
C'est une reine. Enfilez-vous sur ces piques
De chacun faites un roi.

(Les soldats s'en vont avec les filles. Wang cloue
des planches contre les fenêtres. Fan Feh se dégage
de l'étreinte de Gau Dsu.)

TSCHU JÜN

Qu'est-ce que tu fabriques, frère.
(Fan Feh étreint Gau Dsu.)

GAU DSU

Tu es folle.

TSCHU JÜN

Es-tu déjà pourvu?
Voici les colombes, pour toi seul réservées:
Su Su, belle architecture au corps d'albâtre
Son ventre est un autel pour les dévotions du soir
Et même celles du matin. Jing Jing, la généreuse
Ne se fait payer qu'en amour, et en liquide
Meh Meh, lèvres habiles à murmurer un texte
A te faire défaillir: sept phrases seulement
Et ton âme déborde.

MEH MEH

Opluieopluie

Quibaignedespieds-jetraverserailesflaques

TSCHU JÜN

C'était la première phrase.
(Wang se donne un coup de marteau sur les doigts.)

GAU DSU

Laisse-les s'envoler.

Ce qu'il me faut, c'est cette femme.

FAN FEH

Si j'en ai le désir
Seigneur, il se peut que souvent le désir me prenne.

MEH MEH

Ahneinondepas-tonflotm'emporterait
Metsdansmabarquetapetitepagaie.

GAU DSU (crie:)

Que l'on mène ma femme sous ma tente.
(Les femmes se retirent.)

TSCHU JÜN

Gau Dsu, tu emploies trop souvent ces mots
M a tente, m a femme, ce qu'il m e faut.

WANG

M o n doigt.
Ce n'est pas mon travail.Leur trou,
Qu'elles se le bouchent elles-mêmes.

TSCHU JÜN

Un philosophe. Le marteau à la main.
Tiens-le bien, chef, de peur qu'il ne te cloue aux planches.

WANG

Quel grand jour pour la philosophie.
Généraux, je suis votre serviteur
Car vous êtes sur la Vraie Voie où,comme il est dit
Dans le Livre des Sages, peuple et soldats
Vont ensemble et du même pas.

GAU DSU

Un homme plein de sagesse, hein.

TSCHU JÜN

Wang, le philosophe.

GAU DSU

Philosophe? Pourquoi? Parce qu'il prend son doigt
Pour un clou. Parce que sa toque est noire
Et qu'il sait rendre blanc ce qui est noir.
(Il crache.)

Je crache

Sur ta sagesse.

TSCHU JÜN

N'arrache pas la tête
A un petit homme pour quelques grandes idées
Qu'il se fait sur nous.

WANG (rapidement:)

Pas s u r vous, seigneur
P o u r vous, car je suis l'homme dont vous avez
besoin,conséquemment au fait que la vraie doctrine
descend dans la rue et s'incarne dans le travail des
masses. J'ai donné forme à l'idée de l'égalité, qui
est devenue une force sous le pas de vos armées, et
qui broie les aristocrates dans le mortier de la science.

Travail pour chacun, pour tous l'égalité: pour avoir mis la théorie en vers et à la portée de tout le monde, j'ai le droit d'être nourri par l'Etat. Car comme il est écrit: les uns travaillent avec leur cerveau, les autres avec leurs mains, ceux qui travaillent avec leur cerveau gouvernent, ceux qui travaillent avec leurs mains sont gouvernés, ceux qui sont gouvernés produisent millet, chou et lard, mais ceux qui gouvernent reçoivent le millet, le chou et le lard: on savait déjà dans le monde entier que c'était juste, maintenant cela devient vrai.

GAU DSU

Tout ça, tu l'as dans ta toque, hein.
 Si tu l'écris dans tes livres, en enfilant tes phrases
 Je comprends, mais qu'on te lise ou qu'on ne te lise pas
 On est aussi couillon qu'avant. Voilà ce que je pige
 A moins d'avoir déjà son idée dans le crâne.

TSCHU JÜN

Des faits, mon garçon, pas besoin de grimoires
 Veux-tu l'avenir en monnaie de singe ou en argent comptant?

GAU DSU (lui enlève la toque:)

Fais voir ton couvercle, à quoi ça ressemble dedans
 Vide. Comme un trou à merde. Remplissons-lui la tête *de fèces*
 (Il urine dans la toque. Wang rit aussi.)
 Science de merde. Algèbre plus urine.
 (Il lui remet la toque.)
 Voici le sage tel qu'on l'imagine.

TSCHU JÜN (d'un ton acerbe:)

Qu'est-ce que tu es: soldat, non. Artisan, non.
 Le peuple, donc. Alors il te suffit de tes dix doigts
 Pour déblayer les ruines et donner à tous les pauvres un toit.
 (Wang s'éloigne, la mine déconfite. Des paysans.)

LES PAYSANS

La guerre est finie. Vive la Grande Paix.

PREMIER PAYSAN

Maintenant que la ville est en pièces,
 Que le roi s'est évaporé dans les marais jaunes
 Que les charognes de l'aristocratie galeuse
 Jonchent les champs, nous nous sommes mis en tête

De retourner chez nous pour découper notre part
Du rôti dont nous avons si grande envie.

TSCHU JÜN

Vous voulez déguerpir, alors que routes et canaux
Sont encore embroussaillés. Ne pouvez-vous donc attendre
Que vos piques, comme un peigne, aient un peu démêlé
L'ordre, et que de la guerre naisse la paix?

DEUXIEME PAYSAN

Impossible. Car la terre est partagée.
Chacun prend possession de son lopin
Qu'on ne peut laisser en friche.

TROISIEME PAYSAN

Et nos femmes voudraient nous montrer leur joie
Dans les lits restés trop longtemps vides.

UNE PAYSANNE

Les choses étant ce qu'elles sont

PREMIER PAYSAN

Vous ne nous verrez plus, seigneur.
(ils jettent leurs armes.)

GAU DSU (levant joyusement les bras au ciel:)

Eh bien, que chacun s'en retourne chez soi
Et fasse bombance, tout comme un roi.

5

PROCLAMATION DE LA GRANDE PAIX, 200 ANS AVANT NOTRE ÈRE
(Des soldats, debout sur une longue table, lancent Gau Dsu
en l'air. Tschu Jün. Crie de joie d'une foule immense.)

TSCHU JÜN

Voilà pour la morale! La bouffe, à présent.
(Ils prennent place à table. Le vacarme se prolonge.
Le cuisinier.)
Cuisinier, le millet!

LE CUISINIER

J'y cours.

(Il reste sur place, tenant la marmite dans ses mains.)
J'y cours et suis cloué sur place, tout comme ma raison
Qui doit digérer ça, avant de l'engloutir.
Si je ne suis pas sourd, tout cela est inouï.

Tous sont égaux, chacun comme son voisin
 Bêche son champ, pour ainsi dire, et engrange
 Son blé sans que personne le lui fauche
 Et tout ça vient bouillir dans la grande marmite
 Pour mijoter le plat baptisé Grande Paix.

(A Gau Dsu:)

Vous avez bien parlé, j'ai quasiment saisi.
 Tout homme a un ventre, ce ventre crie famine
 Que le ventre soit plat ou rebondie la panse
 Chacun donne sa part et prend sa part aussi
 Quelles que soient ses idées, car sur cette question
 La seule en vérité, tous sont du même avis.
 Et moi, qu'ai-je à demander? si la soupe est bonne? J'ai
 pris place à table tel que ma mère m'a fait. Jadis je ne
 possédais que mon nez et rien d'autre, ma seule identité
 c'était: Ehgrouilleunpeu, j'étais à la fois cuvette et
 seau de nuit où tous mes maîtres pouvaient cracher leur
 bile. Mon bonheur nichait dans leurs boyaux, encore
 heureux s'ils avaient la digestion facile. Le premier
 chien venu avait la vie plus douce, moi je m'esquintais
 à servir mes patrons. Si jamais j'éprouvais quelque joie,
 ce n'était qu'en surface, simple condiment qui saupou-
 draient mon âme. A présent je vaudrais bien un préfet ou même
 un fermier général, et mon ventre vaut tout autant que
 mon nez, tout a valeur égale. Je vois quelqu'un qui me
 ressemble quand je me contemple dans la soupe, qui est
 selon mon goût; un de ces jours on va finir par dire:
 c'est le cuisinier qui gouverne.

TSCHU JÜN

Gouverne le millet, dirige-le vers nous
 Avant qu'il ne refroidisse.

LE CUISINIER

J'ai déjà dit j'y cours, seigneur.

GAU DSU

Pas de seigneur. Biffe ce mot de ton larynx.

LE CUISINIER

Bien, seigneur. Mais comment dire, s'il le fallait.

PREMIER SOLDAT (lui envoyant un coup de pied)

S'il le faut, tu fermes ta gueule
Tant que la nôtre n'est ^{pas} pleine.

TSCHU JÜN (tirant le soldat par la jambe:)

Tu as de bonnes jambes. Lève-toi, aide-le
A se grouiller.

PREMIER SOLDAT

Porter la soupe? je suis soldat.

GAU DSU

N'avoir plus qu'une seule fonction, ça aussi
C'est fini. Dans la Grande Paix, reste pacifique, militaire
Tu es aussi un cuisinier.

PREMIER SOLDAT

Dis-le donc au soldat

Moi je suis général et je me donne l'ordre
De faire ce que je veux et pas ce que tu veux
Puisque nous sommes égaux et que nos désirs
Sont les mêmes.
(Il se sert.)

Ne crois pas que je le fasse à contre-coeur
Parce que c'est contre mon honneur. Dans la paix,
Pas de sang versé, il faut donc se reconvertir
Mais parce que c'est la Grande Paix, elle englobe
Le peuple tout entier, personne pour te servir
D'ennemi, même pas ton meilleur ami
Partisan de la paix lui aussi. Ce temps est pacifique
Parce qu'il est grand comme le travail
Mais le travail demeure le grand éreintement .
Par ici le plat.

GAU DSU

Le chemin est court, mon gars, mais il est courbe
Les autres d'abord. Et nous-mêmes en dernier.

LE CUISINIER

C'est contre le rituel.

GAU DSU

Qu'il aille à tous les diables.

Connais pas ce truc là.

LE CUISINIER

A votre guise.

(Il se prosterne.)

Tout en étant d'un autre avis, j'exauce votre vœu
Puisque vous l'ordonnez, je vous sers le dernier
Contre ma volonté. Daignez me pardonner.

GAU DSU (hurle:)

Tu te vautres dans la merde. Tes rites et tes règles
Fais-en donc du boudin, ils dégoulinent de sang
Jette-les aux chiens, c'est du chinois lu à rebours
Comme dans les textes anciens. Dis ce que tu veux,
Abruti.

LE CUISINIER (se relève, réfléchit:)

Quoi. A qui . A vous ou à moi.

C'est maintenant ou jamais que je résoudrai ce problème.
(Il lâche la marmite et s'enfuit en courant.)

TSCHU JÜN

Il a de la volonté.

(Il est pris d'un fou-rire.)

PREMIER SOLDAT

Et moi j'ai la corvée.

(Il s'en va avec la marmite.)

GAU DSU

Le rire t'étouffe, l'ami.

TSCHU JÜN

Tu es trop drôle.

GAU DSU

Ta gorge serait-elle trop étroite pour un rire
Libérateur, Tschu Jün ?

TSCHU JÜN

C'est peut-être que la vie nouvelle

Prend l'ancienne à la gorge et la serre un peu trop. Aah!

SOLDATS

C'est la faim qui vous fait crier. Où est la bouffe.

TSCHU JÜN

Voilà un bouffeur de plus.

(Des soldats, amenant l'eunuque ligotté.)

DEUXIEME SOLDAT

Un eunuque.

Il s'était caché dans le grenier à mil
Qui était vide.

TSCHU JÜN

Tout est vide chez lui? Le pauvre.

(Rires.)

Fripouille

Veux-tu festoyer avec nous autres, à la table
De ton très gracieux peuple.

L'EUNUQUE

Je ne vois que tables vides.

DEUXIEME SOLDAT

Il a bonne vue.

L'EUNUQUE

Je n'ai pas votre regard
Qui voit des mirages. Pour ma part je n'ai guère envie
De partager votre vérité, qui n'est déjà
Qu'à moitié vraie.

TSCHU JÜN

Partagée avec toi

Elle serait un mensonge.

L'EUNUQUE

Si l'on donne tout au peuple
Il ne restera pas un poil de votre vérité .
Toi qui n'étais pas sot, tu joues les imbéciles
Crois-moi, Tschu Jün, partage tout, et toi-même
Tu te retrouveras en pièces: tes bras, ta tête
Ta gueule s'écartelant pour rien. Plus rien ne restera.
Pluie sur tous les cailloux: pour chacun une goutte.
Et si vous me pendez à cet arbre sans feuilles
Votre théorie, si généreuse qu'elle soit
Sera tout aussi nue que lui. J'ai mes idées.

TSCHU JÜN

Garde-les pour toi, si tu veux garder
Ta tête avec.

L'EUNUQUE

Et même sans cette condition, seigneur.
(Les soldats l'entraînent.)

TSCHU JÜN

Nous aurions dû le pendre. Pour que cet arbre
Ait des feuilles.

GAU DSU (étonné:)

Pourquoi est-il donc nu

(Le premier soldat revient avec la marmite vide)

Pourquoi est-elle vide.

PREMIER SOLDAT:

Plus rien ne vient.

GAU DSU

Comment ça, rien ne vient. Eh bien, allez, vous autres
Eventrez les greniers.

TROISIEME SOLDAT

Qui sont vides.

GAU DSU

Quoi, vides?

PREMIER SOLDAT

Tu le sais bien. La terre est sèche, les canaux pleins
de boue.

QUATRIEME SOLDAT

Regardez-donc les arbres. Ils crient de soif, seigneur.
(Il crie. Gau Dsu l'empoigne à la gorge.)

GAU DSU

Va à la cuisine, me chercher l'intendant.

QUATRIEME SOLDAT

Pour ce paysan

J'irai même pas chercher ça.

LES SOLDATS (renversant la table :)

C'est toi qu'on vient chercher.

Tes camarades sont allés planter leurs choux
Sors-les des champs à coups d'épée, ces vers de terre
Tu voudrais que notre corps reste vide, alors qu'il est
Plein de cicatrices. Donne-nous de la soupe, sinon
Gare à tes os, paysan. Tu vas remplir la marmite.
(Ils renversent Gau Dsu dans la marmite.)

PREMIER SOLDAT

Elle te servira de casque, général. Pour
Protéger ta tête.

TSCHU JÜN (saisit l'épée de Gau Dsu et embroche le soldat:)

Et toi, valet, tu as perdu la tienne.

(Il met l'épée sur la gorge de Gau Dsu:)

Tu vois ce que nous sommes en l'absence de règles:
Des porcs qui s'entretuent. Seule la violence
Peut écarter de ta gorge leurs dents. Violence!

Formule grise, calcul venu du fond des âges
 Pour eux c'est aussi clair que tout l'éclat du ciel.
 La violence les jette à plat ventre dans la boue
 Et la boue les réclame pour drainer les marais
 Quand les terres sont partagées.
 (il redonne l'épée à Gau Dsu:)
 Force-les au travail, chacun sur son lopin
 Et qu'ils en bavent tous. Tu seras leur soleil
 Moi ton ombre, pour que jamais ta gloire ne pâlisce.
 Je déteste la bave, je veux que ton nom resplendisse.

6

DEUX ANS APRES LA VICTOIRE LA CAPITALE EST TOUJOURS UN CAMP MILITAIRE. POURSUITE DE LA LUTTE ENTRE GAU DSU ET TSCHU JÜN.

(Trône renversé. Des soldats boivent, vautrés par terre. Fan Feh rit, au milieu d'eux. Gau Dsu, en cotte boueuse de paysan. Un capitaine.)

GAU DSU *Voilà ma femme*
 La voilà, camarade. A quatre pattes
 Au milieu des reliefs de l'Etat-major.

LE CAPITAINE

Un plat de choix pour les reptiles, cher monsieur
 Ils aiment la chair blanche.

GAU DSU

Ma chair.

Je sens leurs ongles dans mon sang. Faut-il
 Que je la ligotte.

LE CAPITAINE

Peut-être qu'elle aime ça.

GAU DSU

Ils la déshabillent du regard.

LE CAPITAINE

Faut dire

Qu'ils n'ont pas grand effort à faire, chef.

GAU DSU

Te moquerais-tu de ton général.

LE CAPITAINE

Pas moi, mais cette chatte
Qui fait de toi un chien de garde.
(Il gémit. Elevant la voix:)

Elle ne saurait
Renier l'école où elle a appris à compter
En écartant les cuisses.

GAU DSU (crie:)

Enchaînez cet homme.
(Fan Feh se dresse. Tschu Jün. Le soldat Hsien.)

LES SOLDATS

Il nous dit quelque chose. Qui donc. Fu, le poussah
De quoi s'agit-il, soyez un peu plus clair, monsieur.
(Rires. Tschu Jün repousse le trône d'un coup de pied.)

TSCHU JÜN

Où sommes-nous, l'ami. Est-ce bien une ville
Que je sens sous mes pieds. Ce peuple
A-t'il été jamais léché par la culture?
Quel foutoir ce champ de massacre, où grouillent
Des cadavres ivres-morts. Ces charognes réchauffent
Ce qui leur reste de vie sur les épées qui rouillent.
Voulez-vous messieurs tâter de ce glaive.
(Le capitaine et les soldats s'en vont.)
Voici Fan Feh la belle qui fête sa liberté
A genoux. Le plaisir d'être sa propre maîtresse
Elle le partage avec tout le monde.
(Fan Feh ne détache pas son regard de Hsien. Tschu
Jün se dirige vers Gau Dsu:)
Et toi le révolutionnaire, tu as fière allure
La cotte toute crottée, les poches remplies de terre.
Par tous les trous de ton armée en chômage
C'est le chaos qui te regarde.

GAU DSU

Qui veux-tu
Qu'elle égorge encore ? Les aristocrates
Sans terre se balançant aux branches.

TSCHU JÜN

Dans Tschin l'ombre serait beaucoup plus belle
Si le soleil s'était levé. Tu le vois, le soleil?
Je ne vois moi qu'un paysan crotté. Tu sais vaincre
Soldat, mais tu ne sais ^{pas} gouverner.

GAU DSU

TSCHU JÜN

Que faire.

Tes soldats, baise-les. Force-les à prendre un butin
Qu'ils ne peuvent trouver sur le champ de bataille.
Courbe leur échine rebelle en leur offrant des postes.
Tu vas faire jouir tes copains d'autrefois
Sur les rives du fleuve Han, aux flots rouges de sang.

GAU DSU

Tu as dit des postes.

TSCHU JÜN

Voilà que tu saisis.

La crasse ne bouche donc pas complètement tes oreilles.

GAU DSU

Qu'est-ce qu'on dit de ça, Fan Feh.

FAN FEH (ne quittant pas Hsien du regard:)

Je vous écoute, c'est beau, Gau Dsu.

GAU DSU

C'est une bête.

(avec vivacité :)

Et des prébendes, peut-être. Et des
provinces. Et les étalons de l'armée s'installent
sur les domaines en singeant les grimaces des
aristocrates. Ils se pavanent sur les rocking-chairs
des comtés, les mains dans les poches des paysans.
Qui lutte pour le pain sans merci devient fonctionnaire
à vie. C'est là tout l'avenir que le sang exhale?
Extirper tout ce qui fait haïr le pouvoir, c'était
donc cela? Pourquoi avons-nous lutté, Tschu Jün ?

TSCHU JÜN

Pour le pouvoir.

GAU DSU

Et pour rien d'autre, alors.

TSCHU JÜN

Pour rien d'autre tant que tu n'auras
Fait le premier pas qui te délivre de la peur
Cette peur qui te met à genoux, toi tout comme elle
Elle n'est pas ta femme car elle a peur comme toi
De n'être rien et de ne rien pouvoir
Si vous n'êtes fondus dans la masse commune.
Peur de vivre sa vie, c'est cela notre mort.

Pends-toi pour rester bien droit, camarade
 Bien droit, à condition qu'il n' y ait pas de vent.

GAU DSU

J'ai bien compris ce que tu dis? Continue. Bien droit.
 Où ça. Sous les ruines, et sur mon dos le cri des morts
 avides de bonheur. Le pouvoir. (Il crache.)

TSCHU JÜN

Des ruines du palais où tu n'as fait
 Que passer, les vieux vautours s'envolent
 En quête des terres qu'ils découvrent de nouveau.
 Tant qu'une chaise rste vide, quelqu'un voudra
 S'y asseoir, mon vieux. Moi je préfère
 Les fesses blindées de personnages
 Dont on peut tirer les ficelles
 A la crasse sanglante des cervelles royales d'antan.

GAU DSU

Tu n'es pas un paysan. Le mot pouvoir
 Tu le prononces sans cracher. Ce mot entre les dents
 Ne t'empêche pas de respirer.

TSCHU JÜN

Tu as dit paysan?

Cette masse qui est au champ, dans la guerre
 Comme dans la paix, et toujours reste en bas.
 Mais dans la paix on voit le paysan tout seul
 Enclavé par son travail qui l'enferme et le courbe
 Derrière son soc de bois enfoncé dans le royaume des taupes
 Petit royaume, en vérité. D'un bornage à l'autre
 C'est tout ce qu'il connaît. Ce saurien jamais
 Ne relève son front penché sur le sillon. Où donc
 Est son bureau?
 Le paysan ne peut être son propre député.

GAU DSU

Il lui faut donc déléguer ce pouvoir. (Il rit)
 Nous sommes la tête par laquelle il gouverne.

TSCHU JÜN

Tu ne le savais donc pas, paysan?

GAU DSU

Non, je ne sais pas penser.

TSCHU JÜN

Eh oui, c'est pour ça monsieur qu'il faut des têtes
 Des fonctionnaires que je recrute dans le bled

2

Des gens fûtés qui ne perdent pas de vue
L'ensemble des choses. Question de vie et de mort
Pour notre affaire.

GAU DSU (court vers le fond de la scène, hurle:)

Les Paysans. Appelez les paysans
Faites venir les paysans.
(long silence. Gau Dsu pleure.)

TSCHU JÜN

Hsien, dis à mon ami ce que vous avez fait cet été dans
le delta du fleuve Han.

HSIEN (le regard toujours tourné vers Fan Feh:) Nous avons
cherché des gens aptes à remplir des fonctions dans
l'Etat, seigneur.

TSCHU JÜN

Raconte à mon ami qui nous transmet son salut.

HSIEN

Votre oncle, seigneur.

TSCHU JÜN

Le vieux mage Tschu To, réfugié sur ses terres. Ses
dernières paroles, sans doute.

HSIEN

Il s'en est fallu de peu, seigneur

TSCHU JÜN

Ne t'emmêle pas la langue.

HSIEN

Nous avons pénétré dans son domaine, qui n'avait pas été
exproprié.

TSCHU JÜN

Par crainte des esprits , que le vieux fréquentait pour
des raisons professionnelles: il était fonctionnaire
particulier émargeant au budget semi-divin du roi, sans
cesse examinant dans les tiges des mille-pertuis les
signes avant-coureurs du malheur. Ils ont trouvé des
archives de foin
dont l'unique fonction était de prouver le mandat
divin du souverain.

HSIEN

Quand nous avons fait irruption chez lui, il était
assis sur sa chaise dans le vestibule et n'a pas
bougé d'un pouce.

TSCHU JÜN

Parce qu'il avait décidé de **S**urvivre en ne faisant absolument rien, comme dit le sage: vider son coeur et remplir son ventre, si l'on ne fait rien, tout reste en ordre. Pour avoir accroché son moi au clou, il croyait vraiment être devenu invulnérable.

HSIEN

Et lorsque la lance pénétra dans sa chair il nous jeta un regard étonné.

TSCHU JÜN

Il est guéri. Il s'est contenté d'inspirer l'air de telle façon que la douleur lui devint indifférente. Voilà comment on se comporte, dans la province de Tschin. Il est prêt à prouver que si l'on a retiré sa charge à un souverain qui n'en était pas digne, c'était pour sauver l'harmonie du cosmos: cette argumentation nous ralliera tout le monde scientifique comme un seul homme. Nous aurons des fonctionnaires de la meilleure farine, seigneur.

GAU DSU

Que cette farine t'étouffe.

TSCHU JÜN

Frère, pour notre cause, je suis prêt
A me nourrir de matière moins fine, et toi?
Veux-tu vivre de l'air du temps?

GAU DSU (le saisissant à la gorge:)

Si je t'étrangle, IL pourrait bien te manquer.

FAN FEH (à Hsien:)

Je t'aime, soldat.

HSIEN (se détournant:)

Ne dis pas cela, femme.

FAN FEH

J'ai folle envie de tes dents, de ta main
Sur mon ventre.

HSIEN

Femme, ne dis plus rien.

FAN FEH

Fais-moi l'amour. Hsien.

GAU DSU (lâchant Tschu Jün:)

Que faites-vous là, Fan Feh.

HSIEN

Rien, seigneur.

GAU DSU

Suis-je aveugle. Vous la séduisez
Avec vos sales phrases, hein.
(Hsien se tait. A Fan Feh:)

Et tu les gobes

Comme du petit lait.

FAN FEH

Gau Dsu, son haleine
Me tourne le coeur, il m'accable d'avances
Grossières.

GAU DSU

Est-ce vrai, Hsien.

HSIEN (blême:)

C'est vrai, seigneur.

GAU DSU (hors de lui:)

Jetez-le dans le trou. Arrachez-lui la peau
Pour qu'il soit comme elle le désire: tout nu.
Et que ses lèvres pâlisent comme les mensonges
Qu'elles profèrent.
(Des soldats entraînent Hsien et Fan Feh.)

TSCHU JÜN

Un roi lui aurait pardonné, Gau Dsu.
Mais tu n'es qu'un vilain. Ton rêve d'égalité
S'arrête au pied du lit, quand tu t'excites comme un coq.
Comment voudrais-tu qu'elle se libère
Tant qu'elle reste ligottée par ta peur
De la perdre? As-tu des droits sur cette femme?
Ses soupirs sont-ils ton bien, nuit après nuit?
Quand donc, mendiant, te réveilleras-tu?
A genoux toi-même, tu la traînes sur les genoux
Comme une bête. Je te l'ai dit: regarde donc plus haut.
(Gau Dsu veut l'étrangler. Tschu Jün le jette à terre.)
Et c'est de cette merde qu'il me faut faire un roi.

7

CONCOURS D'ENTREE DANS LA FONCTION PUBLIQUE A HSIEN-YANG
(Tschu To et deux autres examinateurs. Deux candidats.)

PREMIER EXAMINATEUR

Voici les candidats, monsieur Tschu To.

TSCHU TO

Procédons comme il est dit dans le Grand Livre. A eux de nous prouver qu'ils seront de bons serviteurs du peuple qu'ils ont charge de diriger. Désormais, pour occuper un poste, ce n'est plus la naissance mais la connaissance de la Grande Doctrine qui tient lieu de diplôme. Le peuple a donné congé à la noblesse héréditaire, c'est la noblesse de la raison qui s'installe sur les sièges de l'Etat. Mais comment faire le choix? Les suffrages du peuple doivent aller aux meilleurs, qui ont pour mission de parler en son nom, pour la cause de la Grande Paix, comme il est dit dans le Grand Livre. Vous avez la parole.

PREMIER EXAMINATEUR

L'exposé libre, jeune homme.

PREMIER CANDIDAT

La Grande Paix, espoir du peuple. La Grande Paix, frères -

(Tschu To se râcle la gorge.)

DEUXIEME EXAMINATEUR

On n'est pas dans un meeting.

PREMIER CANDIDAT

La Grande Paix...est le temps de l'égalité, une saison dont la lumière persistante grille les inégalités comme vermine. Car que serait l'éclat de la Paix sans la chaleur de l'égalité? Une escroquerie entre frères, un mirage de l'imagination, une rechute dans la fange des vieilles structures oppressives. La Paix, si l'on veut qu'elle fleurisse et prenne tout son sens, c'est la lutte contre toute forme d'inégalité sur terre.

PREMIER EXAMINATEUR

Saison de l'égalité. Bon, c'est juste.

TSCHU TO

L'exposé ne manque pas d'originalité. De l'invention dans les formules.

PREMIER CANDIDAT

J'ai insisté sur l'égalité parce que -

TSCHU TO

Plus malin que Gau Dsu lui-même, hein. Nous n'irons tout de même pas jusque là. Parle clair, et n'interprète pas les textes.

PREMIER CANDIDAT (la gorge serrée:)

Cet objectif d'égalité est servi par les règles égalitaires de -

TSCHU TO

Peut-être conviendrait-il de mettre d'avantage l'accent sur un autre aspect de la Grande Paix, dont l'égalité bien sûr constitue la prémisse. Mais où est l'essentiel?

PREMIER CANDIDAT

Oui, la Paix c'est le... bouleversement météorologique.. (Le deuxième examinateur se met à rire.)
dont l'égalité révèle...

PREMIER EXAMINATEUR

Révèle quoi ?

PREMIER CANDIDAT

La lumière. Que serait l'égalité sans la Paix? Une escroquerie. On peut dire, en fait, que la Paix c'est l'égalité. L'égalité n'a de sens que comprise comme une lutte pour la Paix.

PREMIER EXAMINATEUR

Ah, l'expression est bien meilleure.

DEUXIEME EXAMINATEUR

Question subsidiaire: dans quelle mesure les hommes sont-ils égaux quand ils sont égaux? Eh, c'est bien là le problème.

PREMIER CANDIDAT

Eh bien, oui, quand on va on fond des choses, ils ne sont pas encore égaux.

DEUXIEME EXAMINATEUR

Faut-il donc qu'ils soient égaux?

(Le candidat se tait.)

Il ne s'agit pas d'aller au fond des choses, mais de voir la chose de haut, pas vrai?

(Rire des examinateurs.)

TSCHU TO

A-t'il déjà dit que la Paix devenait la Loi?

PREMIER EXAMINATEUR

Non, c'est une lacune.

TSCHU TO

C'est pourtant son essence même.

PREMIER CANDIDAT

La Paix ne devient pas la Loi, elle l' e s t, l'essence de la Paix c'est d'exister en tant que Loi réelle. C'est dans cette lumière (le deuxième examinateur rit) qu'il faut considérer l'égalité. Les hommes ne sont égaux que dans la mesure où ils ne le sont pas. Voilà exactement ce que je pense.

(Echange de regards.)

TSCHU TO

Un peu léger, hein.

PREMIER EXAMINATEUR

Mais à part ça -

TSCHU TO

Encore un peu léger sur le chapitre de la Loi, on en a conscience ? (Le candidat opine du chef.)

Enfin, pour un rural.

(Il lui tend la ceinture. Le deuxième examinateur appuie sur la tête du candidat , qui s'incline.)

Au suivant.

(Le deuxième candidat fait un bond en avant et reste debout sur une jambe. Le premier examinateur lui fait signe de commencer.)

DEUXIEME CANDIDAT (en psalmodiant:)

La condition de la Paix, c'est la Paix. Car la Paix est le bien suprême, qui ne peut être assuré qu'à condition que règne la Paix, c'est pourquoi la Paix est précisément la condition préalable à l'avènement de la Paix, car qu'arriverait-il sans elle ? La guerre, donc exactement le contraire de ce que la Paix signifie, tandis que le contraire de la guerre est en même temps son dépassement, c'est la Paix qui est alors son propre garant .

TSCHU TO

Garant de quoi?

DEUXIEME CANDIDAT

De la Paix.

TSCHU TO

Ah oui.Exact. Très juste.

PREMIER EXAMINATEUR

Et fort joliment dit.

DEUXIEME EXAMINATEUR

Impeccable.

TSCHU TO

Absolument rien à redire. Vous étiez dans la production,
n'est-ce pas?

DEUXIEME CANDIDAT

Intendant des vergers nationaux, camarades.

PREMIER EXAMINATEUR

Ah, tout s'explique.

(Tschu To lui tend la ceinture, le candidat s'incline.
Les deux candidats se retirent.)

DEUXIEME EXAMINATEUR (résigné:)

Des médiocres, voilà la résultat. Et c'est l'élite.

TSCHU TO

Que voulez-vous que j'y fasse.L'Etat ne refuse pas
la ceinture à quiconque file droit. (Lève les bras
au ciel:)Pauvre Tschin.

(Arrive Hsi-Kiang.)

Et celui-là, qui est-ce?

PREMIER EXAMINATEUR

C'est l'homme que vous avez envoyé chercher.

TSCHU TO

Ah . Hsi Kang. L'encyclopédiste. Le célèbre professeur.

HSI KANG (apeuré:)

Je ne viens pas de mon plein gré, et si je suis venu
c'est pour repartir.

(Il veut s'en aller.)

TSCHU TO

Asseyez-vous là, Hsi Kang.

HSI KANG

Pas à côté de vous. Je suis indigne de poser
Mon derrière à côté du vôtre, que chacun veut
Lécher, seigneur.Voyez-vous,je ne suis pas
Ce pour quoi l'on me prend, quelqu'un qui se laisse
Visser sur l'appareil d'Etat.Ma nature est rebelle
A ces retournements dans lesquels, seigneur
Vous êtes passé maître.On dit qu'un homme
Qui comprendrait parfaitement son temps

Pourrait le supporter, et sous le masque du commun
Nager avec le courant, ployant l'échine certes
Mais sans perdre son intégrité. Moi
Je suis trop faible pour ça. Mes fibres sont
De l'amadou, qui s'enflamme à la moindre émotion.
Je dis les choses comme elles sont:
Au service de l'Etat, il faut respecter les usages
Tandis que moi j'ignore tout des bonnes manières.
Exemple: le matin, j'aime dormir
Si j'avais quelque fonction autour du cou
C'est l'huissier qui me tirerait de mon rêve.
Impensable. (il se tait).
Excusez-moi. Je dois prendre sur moi, je suis
Déjà trop paresseux pour parler.
(il se tait.)

Il m'arrive de ne pas me laver les cheveux
Pendant un an. Il faut, pour que je prenne un bain,
Que les démangeaisons deviennent insupportables.
Et encore, je le fais à contre-cœur.
(Il n'arrête pas de se gratter.)

Comment voulez-vous que je fasse des courbettes
Pendant les cérémonies officielles si de partout
Ça me gratouille? Quand l'envie de pisser me prend
Je me retiens si longtemps que la vessie me fait mal
Et je fais mon besoin juste avant qu'elle n'éclate.
Avec les dossiers empilés sur ma table, ce serait pareil:
Documents, requêtes, toute l'écume des registres, etc
Sans même que j'y touche ... Patatras!
On dira que je manque de respect.
Ou bien prenez les discours de condoléance
J'en suis incapable. Les gens en attrapent un coup de sang
Ça m'a déjà valu un coup de couteau
Dans le mollet
(il montre son derrière.)

Et moi qui éprouve à l'égard des gens vulgaires
Une aversion physique, si j'étais fonctionnaire je devrais
Leur faire tout un tas de gentilleses.

(Il n'arrête pas de se tortiller.)

Et moi qui adore vagabonder en toute liberté
A travers le pays, en rimant ma propre chanson
Je ne pourrais plus faire un pas sans que des sbires
Galoppent à mes basques. Seigneur, je manque de patience
Et suis un homme au coeur étroit qui n'accepte pas
N'importe quoi. Tout ce qui est mauvais je l'exècre
Opiniâtement. Cinglé, pas vrai?

(Il se transforme en un énergumène galeux, obscène, qui
pète et qui est pris d'un rire hystérique. Tschu To
se dresse, épouvanté.)

Seigneur, les classiques m'ont appris à faire fi des contrain
tes.

Je ne peux plus clouer ma langue, la moindre injustice
La fait frémir d'indignation. Je suis débauché
Comme un matérialiste. J'ai des puces, seigneur
Une angine, la colique. Je suis un sectaire
Et au stade anal. Je n'ai pas le don de gouverner
Comme tant d'hommes honorables. Ce qui pour d'autres
Constitue le bonheur suprême: gravir l'échelle des honneurs
Me laisse froid. Le mal est profond, vous le voyez.
Pensez-vous que je sois récupérable pour cette vie?
Même si mon poste ne me valait
Disgrâce, exil, mort, oubliettes
La contrainte, tel un vautour, meurtrirait ma poitrine
Les tripes s'en videraient d'un coup
Ma propre misère me donnerait le coup de grâce
Et me rendrait fou. Si vous me haïssez à ce point
(il hurle:)

Donnez-moi une promotion. Ah. Ouh. Salaud.

J'ai terminé. Tout à votre disposition, seigneur.

TSCHU TO

Eloignez cet homme.

(Les examinateurs repoussent Hsi Kang dehors.)

Ayez-le à l'oeil. Suivez-moi

Chez mon neveu Tschu Jün. Il pioche le cérémonial
Pour le couronnement de l'Empereur.

ÉSSOR DE L'AGRICULTURE. LES TERRASSES DE TSCHIN.

(Cultures en terrasses. Wang et une paysanne actionnent une noria avec leurs pieds. Au-dessus d'eux, un surveillant: l'officier de la scène 6. Sur les terrasses, on aperçoit des dos courbés.)

PAYSANNE

Miracle .L'eau remonte la pente. Le flot s'enfle.

WANG

Et mes jambes aussi. La gauche comme la droite.

Je ne sens plus mes membres. Y a pas de miracle.

PAYSANNE

Victoire de la technique. Et tout le pays baigne dans l'eau.

WANG

Et moi je suis baigné de sueur. Arrête.

PAYSANNE

Appuie donc. Faut que le canal soit plein d'eau.

WANG

Et moi j'en ai plein le dos.

(il dégringole de la noria.)

Ça m'arrache les tripes.

PAYSANNE

N'en laisse rien paraître, sinon

Tu n'auras plus le droit de participer

Au Grand Travail, l'ami.

(Elle continue d'actionner péniblement la noria, seule.)

WANG

J'en ferais une maladie.

PAYSANNE

Que dis-tu là.

WANG

J'en ferais une maladie, te dis-je.

PAYSANNE

Alors?

WANG (s'assoit:)

Continue, et puisque tu aimes bien parler, je m'assieds pour te répondre d'une phrase, comme le veut l'usage. Voilà que je pense et repense pour vivre de ma pensée, sans avoir rien dans la tête. O erreur, erreur bien réfléchie. Les uns avec leur tête, les autres avec leurs mains. (il gémit), leurs pieds, leurs pieds, et s'ils font mal? Du coup ma pensée change. Continue, le surveillant nous lorgne comme une poire blette. Que tu ne fasses rien ne lui convient guère. Sinon, pour lui, ne rien faire perd tout son sens. Comment cet homme en est-il venu là? Au-dessus de nous, le regard rivé sur nous comme un exploiteur, dès lors qu'il n'est plus question de taper sur les dos mais de marteler les consciences à coups de phrases. La terre est partagée, on partage l'eau, et les temps nouveaux se sont levés sur Tschin, plus de poils aux mollets, plus de duvet aux cuisses.

(Le surveillant fait claquer sa langue.)

Ça y est, je l'ai ma phrase. Continue, continue. Je le vois déjà sourire, une citation roborative sur les lèvres. Pourquoi a-t'il cette faculté de gouverner et nous celle de servir. On dit que c'est le ciel qui a mis les uns en haut et les autres en bas. Est-ce à dire que l'azur s'est lancé dans de grands discours pour exprimer ses intentions? Moi je te dis qu'il y a eu une époque où le ciel était en bas et la terre en haut. Et ça marchait. Les montagnes étaient en creux, les fleuves jaillissaient vers le haut: ce que nous essayons maintenant de faire. La terre tournait et les six points cardinaux changeaient: un palais, une étable; le lendemain, du fumier. Notre époque va si vite que le sol se dérobe sous tes genoux, des millions d'hommes ont vécu dans ta peau, cette peau que tu ne sauveras pas: comme tu t'en dépouilleras dans la tombe, autant le faire tout de suite.

(La paysanne perd le rythme.)

Continue, je finis juste ma phrase. Nous avons distribué la terre et il faudrait partager le travail, pour qu'il fasse marcher la tête aussi bien que les jambes. On ferait des souliers pour mes pieds meurtris. Et, en se développant, les muscles de ta tête te délieraient la langue.

PAYSANNE(descendant de la roue:)

Je refuse de travailler avec un paysan qui profère de telles idées sur les temps nouveaux, qui m'ont donné la terre et l'eau.(Elle appelle:)Surveillant!
(Wang se lève d'un bond.Les dos se redressent.)

SURVEILLANT

Il n'a pas le moral à la tâche, hein?

PAYSANNE

Pire que ça, il se moque de la morale!

SURVEILLANT

Alors ça devient sérieux.

(Il prend une tablette d'argile.)

Je vais être obligé de te lire un passage, mon ami.

(Les dos sont à nouveau courbés.Il arrache le turban de la tête de Wang.)

Dégage ton crâne, pour que ça rentre.

WANG

Je connais les textes.J'ai participé à leur rédaction.

LE SURVEILLANT

Toi(partant d'un gros rire:) Tu fais partie du peuple.

WANG

Selon ton classement, oui.Une erreur de plus.Combien faut-il d'erreurs pour qu'un système tienne debout.

PAYSANNE

Vous voyez, monsieur, il ne comprend rien à la grandeur de notre victoire historique et ne mesure pas tout ce qu'elle nous a rapporté.

(Les dos se redressent.Wang escalade les terrasses et monte jusqu'au niveau du surveillant.Il se place derrière lui.Celui-ci, sidéré, le laisse faire.)

WANG

Courbez-vous.

(les dos se courbent à nouveau.)

Redressez-vous.Regardez par ici.

(ils se redressent.)

Voyez-vous ces degrés.De là vient tout le mal.

SURVEILLANT

Comment serait-ce un mal, puisqu'on obtient ainsi Un plus grand rendement.Grâce à ce système.

PAYSANNE

Et les champs ont besoin des hommes et du bétail.

WANG

L'humanité n'est pas un champ. Qui la laboure?

Elle-même. Un champ peut-il se labourer lui-même?

PAYSANNE

Mais un champ, mon ami, a besoin des gradins

Les gradins ont besoin d'eau, l'eau a besoin des pieds

Pour actionner les norias, c'est une contrainte nécessaire

Et nécessité implique direction. Ou alors

Il faut tout changer dans l'univers.

WANG

Oui.

(Le surveillant rit.)

Tout ça je le comprends. J'aime la vie.

Je travaille, je mange, je parle. Mais contre quoi

Bute ma tête, j'en suis tout étourdi

Souffle coupé quand simplement je marche. J'avance

Pas à pas, pour ne pas trébucher ni me rompre le cou

En tombant en avant ou en arrière

Plus agiles que la raison mes membres

Saisissent bien des choses. Je reste accroupi

Riant de la démarche de mes concitoyens

Qui s'ingénient à vivre dans le même pays que moi.

Qu'est-ce qui me démange là sous la semelle quand je marche

Vers les lendemains. Hier je le savais, aujourd'hui

Il me faut l'apprendre. Ces degrés. Les abîmes

Comblés par les gravats des guerres

Le ciel, ce faux drapeau, a été replié

Mais la terre, nôtre déjà et pourtant étrangère

A autant de degrés qu'une échelle menant au paradis

Ou que l'escalier de la cave. Chaque homme a une tête

De plus ou de moins que son voisin, selon que sa fonction

L'élève ou le rabaisse. Sa fonction c'est son travail

Le premier jette le plan sur le papier

Le second le digère sans se casser la tête.

Car la tête c'est l'autre. Tête main queue

Autant d'organes étrangers l'un à l'autre. Pantins

Déchirés par l'obligation de faire une chose, une seule:

Ou parler ou agir. Maître et esclave

Ont la vie dure. Je n'ai rien contre les bossus

Contre les sourds ou les discours qui prolifèrent
 Sur le fumier étagé en gradins. Le rictus de l'oppression
 Me laisse froid. Tout ça je le comprends
 Et, je l'ai dit, j'aime la vie
 Je parle je mange je travaille, je fais ce travail
 Qui nous étripera jusqu'à ce que nous l'extirpions
 Boulot millénaire, avec ces clivages
 Perpétués depuis Mathusalem
 Dans cet Etat malade de ses hiérarchies
 Epidémie qui gangrène notre pouvoir
 En fait un fantôme rôdant sur nos murailles.
 C'est demander beaucoup, mais c'est la clé de tout.

SURVEILLANT

Vous avez compris? C'est pourtant évident.
 Le travail lui fait peur.
 (Les paysans rient.)

WANG

Là n'est pas la question.

SURVEILLANT

La question c'est : tu veux, oui ou non.

WANG

Je veux que vous le sachiez.

SURVEILLANT

Alors c'est non.
 (Il siffle. Deuxième surveillant. Quelques dos se courbent.)
 Il est classé peuple et ne veut pas faire tourner
 la noria.

DEUXIEME SURVEILLANT

Eh Eh

PREMIER SURVEILLANT

Quiconque se faufile dans un autre groupe professionnel
 pour échapper au service du travail de son groupe, la
 loi a l'oeil sur lui.

DEUXIEME SURVEILLANT

Hon.

WANG

Là n'est pas le problème.

DEUXIEME SURVEILLANT

Eh eh.

PREMIER SURVEILLANT

Manque de conscience politique.

DEUXIEME SURVEILLANT

Hon hon.

(Il entraîne Wang hors de scène d'un geste brutal,
à toute vitesse. Tous les dos se courbent.

La paysanne se remet sur la roue. Le premier
surveillant monte à côté d'elle:)

PREMIER SURVEILLANT

Hardi. Faut bien mettre pour une fois le pied à la pâte.

9

L'HISTOIRE DE HSIEN ET DE FAN FEH. L'HISTOIRE DU ROI HU HAI.

9.1.

(Des paysans et des paysannes en armes, Hsien. Ils marchent.)

HSIEN

La ville. La-bas.

PREMIER PAYSAN

La ville.

HSIEN

Alors par ici.

(il change de direction. Les paysans le suivent.)

DEUXIEME PAYSAN

Soldat, on va pas à la castagne?

(Hsien se jette à terre pour écouter. Les paysans
l'imitent. Hsien se relève.)

HSIEN

Pas de castagne.

PREMIERE PAYSANNE

Combien de temps

Cette marche.

HSIEN

Un siècle, deux.

LES PAYSANS (rient:)

Deux.

TROISIEME PAYSAN

Tu te moques de nous, Hsien.

(Il l'empoigne, le relâche. Ils marchent.)

DEUXIEME PAYSANNE

Le jour. Comme du sang.

QUATRIEME PAYSAN

Beau temps pour la révolte.

(Hsien grimpe à un pin, les paysans le suivent. Hsien dégringole, plonge dans un trou, en ressort couvert de boue. Les paysans l'imitent. Hsien rit bruyamment.)

HSIEN

Vous voulez vaincre sans rien savoir

Par vous-mêmes. Vous vous précipitez

Sur le gril comme des diables. Surtout ne pas penser, hein.

Quelle victoire espérer avec des crânes comme les vôtres

Bourrés de son. Retournez dans vos champs et continuez

A vous faire écorcher pendant un millénaire

LES PAYSANS (abattus)

Ou deux.

(Ils marchent. Fan Feh, rampant sur les genoux.)

PREMIER PAYSAN

Encore cette femme qui te suit jour et nuit

HSIEN

Chassez la.

LES PAYSANS

Comment. Voilà trois nuits

Qu'elle plante ses ongles dans la boue.

HSIEN

Assommez la. *Assommez la. Assommez la. Assommez la.*

(Les paysans ne bougent pas. Hsien fouette Fan Feh.)

FAN FEH

Oui.

LES PAYSANS

Elle a dit quelque chose.

Elle ne bouge plus.

(Ils marchent. Tombent de nouveau sur Fan Feh.)

Soldat. La femme.

HSIEN

Continuez.

(Les paysans s'en vont. Fan Feh enlace les jambes de Hsien.)

Ne suis-je pas mort. Aimes-tu les spectres

Ai-je encore une peau. C'est mon sang que tu veux lécher.

(Il la fouette comme un enragé. S'arrête.)

Tu ne t'en vas pas. Ta peau, tu n'aimerais pas la sauver.

(Il la fouette.)

FAN FEH

Frappe, Hsien. Comme ça, tu restes près de moi.

HSIEN

Leur ai-je échappé pour être ton prisonnier

Moi qui te hais.

FAN FEH (ne le quittant pas du regard:)

Oui. Grave ta haine à coups de fouet

Dans ma peau. Crache la sur mon visage.

(elle sourit)

Vois comme elle se transforme.

HSIEN

Une face de bête.

La gueule d'une chienne. De la pâtée pour chiens.

Vas crever avec les chiens.

FAN FEH

Oui. Parle encore.

Comme ça tu es là.

(Hsien, décontenancé, la relève.)

FAN FEH (provocante:)

Que fais-tu Hsien, je suis un être humain?

(Elle veut se baisser. Il la retient.)

HSIEN

Femme

FAN FEH

À partir de cet instant.

(Elle ne quitte pas Hsien des yeux. Lui la regarde fixement.)

HSIEN

Es-tu folle.

FAN FEH

Je crois. Car je me trouve enfin

HSIEN

Quoi.

FAN FEH

Ne le vois-tu pas.

(Hsien sourit, ébloui. Fan Feh sanglote, épuisée.)

HSIEN

Ne mouille pas de larmes

Ton nouveau visage. Ce n'est pas avec tes mains

Mais avec les miennes que tu le verras.

(Il tient le visage de Fan Feh entre ses mains.)

Peux-tu garder ce visage, ce sourire.

FAN FEH

Je vais essayer, Hsien.

HSIEN (avec passion:)

Essayer ne suffit pas.

Il le faut, je le sais, je sais ce qui t'attend

Tout peut être commencement, rien n'est éternel.

Ni la chair écorchée, ni le sang répandu:

J'ai survécu à ça. Rejette la dépouille

De cette obéissance qui faisait ton bonheur

Rabâchée à l'enfant à coups de poings

Inculquée aux masses.

Quel degré faut-il que la violence atteigne pour que nous en venions à bout, un an, dix ans peut-être, pour l'oublier et pour la réapprendre en partant des erreurs commises pour l'abolir. L'oppression a la vie plus dure qu'un chaton, un coup ne suffit pas, ni même deux, c'est la terre qu'il faut attacher à son cou, pour le noyer dans une mer de haine.

Pourquoi gémissons-nous quand faiblit l'oppression

Endurée jusqu'alors. Blêmis-tu comme moi

Quand un bonheur déchire la nuit du malheur?

Est-il plus douloureux de redresser la tête

Que de courber l'échine? Vois devant nous

La matière première de ce temps, espérant l'outil

Qui va la frapper, la façonner à notre mesure

Que nous n'imaginons pas encore.

Cette tâche nous consumera tous, dans les flammes

Ou le froid. Tu sais quelle voie j'ai choisi.

(Tous deux rejoignent les paysans.)

9.2

(Hu Hai, très maigre, mange de l'herbe. La reine, avec un gros ventre.)

LA REINE

Est-ce le roi? Oui. Bien sûr. Vous ici?

HU HAI

D'où viens-tu. *Qui t'a mis dans cet état,*

LA REINE

Vous le voyez.

HU HAI

Un soldat, hein.

LA REINE (d'un rire nerveux:)

U n soldat. Ça grouille, par ici.

HU HAI

Un comble.

LA REINE

C'est le cas de le dire. Quel mine vous avez, Hu Hai.

HU HAI

L'herbe n'engraisse guère, si c'est ce que tu veux dire.

Je l'avais imaginée plus belle, la vie dans la nature.

LA REINE =

De la boue et des nuages. (Part d'un rire nerveux.

Ferme les yeux.) Il faut savoir biaiser.

HU HAI (piqué au vif:) Baiser. Du vent et des cailloux.

Je dois être sur la Vraie Voie. Mes genoux verdissent.

LA REINE (se jetant sur lui:)

Roi, participez à la conception de mon enfant.

HU HAI

Du vent, du vent. N'entrave pas ma dissolution.

LA REINE

Allez-vous devenir immortel, seigneur.

HU HAI

Ça va se décider ces jours-ci. Mon crâne ressemble

déjà à une coquille d'oeuf.

LA REINE (rire nerveux:)

Des soldats.

(Soldats. L'eunuque. La reine se renverse en arrière.)

HU HAI

Je suis encore à la recherche de mon moi. Serais-je un rat. *Le rat creuse...*

(Il creuse un trou dans le sol et s'y enterre.)

L'EUNUQUE

Femme, n'offrez pas ainsi votre bassin au vent. (Il montre les soldats :) ces natures simples qui savent ce qu'est un con vont vous trousser jusqu'au trognon -
O Pardon, la reine.

PREMIER SOLDAT

Où est le roi.

LA REINE

Etes-vous de ses eunuques.

L'EUNUQUE

Ne voyez-vous pas, madame, que je résiste à vos appâts sans vain recours à la morale.

LA REINE

Certes. Vous avez de la tenue.

DEUXIEME SOLDAT

Un mort, seigneur, *dans ce trou*

HU HAI

Ou tout comme. Accordez-moi un bref répit, messieurs. A peine suis-je encore suspendu au fil des choses dans l'air tiède. De moi-même, je me dissous. Je ne respire plus qu'à l'occasion, quand j'ai besoin de forces pour achever l'opération.

L'EUNUQUE

Le roi!

SOLDATS

Vive le roi.

HU HAI

Qu'est-ce à dire. Ai-je déjà perdu la raison.

L'EUNUQUE

Altesse, les vestiges de votre armée sollicitent le droit de livrer sous vos ordres la bataille pour le trône.

HU HAI

Je me souviens. La bave du conseil de la couronne. Ce que tu réclames, chien, c'est un roi.

L'EUNUQUE

Nous avons besoin de vous, votre Grâce, comme étendard. (Les soldats relèvent le roi.) Portez-le sous la tente.

HU HAI

Adressez-vous à Dieu, messieurs. Moi, je passe la main. (Il se précipite de toutes ses forces la tête la première contre le tronc d'un arbre.)

TROISIEME SOLDAT

Eh ben il est mort.

L'EUNUQUE

Aidez donc la reine.

10

LE PAYSAN GAU DSU COURONNE EMPEREUR DE TSCHIN.

10.1

(Gau Dsu assis sur le devant de la scène, prostré. Su Su, Jing Jing et Meh Meh commencent à lui passer les habits impériaux. Tschu Jün, ivre. Les machinistes installent le nouveau trône. Lumière de répétition.)

MACHINISTES (parlant très fort:)

A gauche, ho. Encore. Plus haut. Tout en haut. C'est bon. Fixe-le. Déconne pas. Et les consignes de sécurité, qu'est-ce que tu en fais. Tu sais bien qui va s'asseoir là. O K ,maintenant. Ça tiendra cent ans. Si le ver ne s'y met pas. Ôte tes pattes de là. Ça a de la gueule, hein. Avec ce fric, on pourrait refaire tous les fauteuils de la salle. Notre pognon. Tirez-vous.

SU SU (pendant ce temps:)

Vous ne pouvez garder cette chemise, seigneur.
(Elles la retirent. De la terre tombe des poches.)

GAU DSU

De la terre.
(Il serre la chemise contre lui.)
Ça reste ici. C'est à moi.

TSCHU JÜN

Grouille, l'ami.
L'instant est historique. N'aie pas l'oeil si vaseux.
Ce n'est pas en te tordant les mains que tu ramèneras
Ta femme à tes genoux. Assume ta substance.

GAU DSU

Qu'on la recherche dans tout l'Empire, Tschu Jün
J'ai besoin d'elle .
(Il tombe la tête en avant.)

TSCHU JÜN

Cette conception du tragique

Relève d'une esthétique passablement dépassée.
Tu ne sais donc lire ton destin que dans la boue?
Ne cherche pas ton étoile au fond de tes tripes:
Que pèse une destinée, quand l'Histoire s'ébranle?
(s'énervant:)

Le droit égalitaire, mec, requiert que l'on jette
Un regard moins exigeant sur l'existence.

Le nouveau bonheur sort des ruines de l'ancien
Qui devient une entrave dans la marche en avant.

C'est comme une glaise qui alourdit tes pieds.

La loi égalitaire ne respecte rien d'autre
Qu'elle-même, elle se moque de la propriété privée

De la douleur. Chacun voit s'ouvrir une porte
Sur l'abîme ou la gloire. Seuls comptent désormais

L'échec ou le mérite. Châtiment, récompense

Sont pinces plus implacables que le plaisir

Pour extirper de nous toute notre énergie.

La loi, comme un réflexe, joue dans la chair de l'ordre
Et se rue, aussi têtue que les éléments

Balayant de son feu toute vie qui lui résiste

Et lorsque l'univers sera tout gorgé d'elle

Elle n'aura pas plus d'utilité que ce trône:

Ferraille, et bric à brac. Sois donc la loi, Gau Dsu.

(Gau Dsu, habillé, reste assis, apathique. Tschu Jün
fait un signe. Tschu To, accompagné de vingt fonction-
naires, fait son entrée. Quatre d'entre eux hissent
Gau Dsu de degré en degré. Tschu Jün. Arrivé en haut,
Gau Dsu reste immobile, désesparé et ridicule.)

UN FONCTIONNAIRE

Majesté, la toque.

(Il la lui pose sur la tête. Les fonctionnaires prennent
place en bas pour la grande cérémonie.)

TSCHU TO

Votre Grâce, ces deux cents hauts fonctionnaires
souhaiteraient vous rendre hommage et saluer en vous
l'Empereur de Tschin.

(Lumières. Révérences.)

GAU DSU (métamorphosé:)

C'est beau le pouvoir. *Il laisse tomber sa chemise de paysan.*
(Il laisse tomber sa chemise de paysan. D'une voix forte:)

Tschu Jün, mon chancelier

Allez donc me quérir le philosophe Wang.

TSCHU JÜN (s'inclinant:)

Tout de suite, seigneur.

(Wang est amené dans une cage, le cou pris dans un carcan.)

GAU DSU

Bonjour.

(Wang gémit)

Monsieur Wang, laissez-moi vous dire qui vous êtes. Nous venons de vivre une cérémonie qui dépasse en grandeur tout ce que Tschin oncques a pu voir. Je ne saurais dissimuler mon émotion. Vous dites: les rites sont un système mensonger, porteur d'inégalité. Non, ne parlez pas, vous seriez bien en peine de me contredire. C'est vrai, il ne faut pas perdre de vue l'égalité, sans pour autant méconnaître les différences. Car si on laissait le peuple agir comme bon lui semble, sans lui fixer de limites, il n'aurait plus le moindre point de repère et ne connaîtrait plus de véritable joie. Les rites ne sont pas une tactique, c'est la vérité sacrée des classiques.

(Wang gémit.)

Il veut m'empêcher de parler. Vous dites: le savoir est aisé mais l'action difficile. Non, ce n'est pas l'action qui est difficile, c'est le savoir - car c'est dans l'action qu'il le faut découvrir. Mais il y a des gens qui n'acceptent le nouveau que s'il est cent fois meilleur que l'ancien. Je vous le demande, monsieur Wang, ne devons-nous pas utiliser le nouveau pour créer les conditions qui le rendront cent fois meilleur ?

(Wang gémit)

Tous vos discours - mais déjà vous ne savez plus que dire - sont une interprétation irresponsable des classiques, une communication privée avec les esprits, ce qui est interdit, une superstition mal maîtrisée et pleine d'arrogance. Sous l'habit d'un homme du peuple

creusant des canaux, vous n'êtes qu'un traître.

(Wang tend la main hors de la cage.)

Que dit-il ?

TSCHU JÜN

Il dit que vous foulez aux pieds votre chemise, seigneur, la chemise du paysan.

GAU DSU (troublé, piétine la chemise et la ramasse:)

Enfoncez-la lui dans la gueule. Wang, on va vous enterrer ici, sous nos pieds.

(Des fonctionnaires tirent Wang de sa cage, lui enfoncent la chemise dans la bouche. D'autres creusent une fosse, y jettent Wang et le recouvrent de terre. Gau Dsu prend place sur le trône. Wang éclate de rire sous terre. Les fonctionnaires égalisent le sol de leurs pieds. Le rire s'amplifie et gronde. Su Su, Jing Jing et Meh Meh montent vers le trône. Gau Dsu prend leurs seins dans ses mains.)

le me: haute tête

A dater de ce jour, nous déclarons ouvertes

Les maisons des fleurs, renouant avec une belle tradition . Y auront accès, selon leurs mérites, les serviteurs dévoués de notre pouvoir.

(Bau Mu et ses filles ouvrent de l'intérieur les fenêtres de la Maison des Fleurs. Cris de joie des fonctionnaires.)

MEH MEH

Tuesunhommesigrandquetoncorps
Netesuffitpas fondstoidanslemien

BAU MU (par la porte:)

Décret divin e t sage , Altesse.
Ils vont s'échiner comme des Turcs.

MEH MEH

Olaissemoifairemontertalanceverslanue
Etquemarosées'épanchesurelle.

GAU DSU

Vous pouvez disposer.

(Les fonctionnaires se retirent au pas. Quelques uns s'introduisent dans la Maison des Fleurs en plongeant par les fenêtres.)

TSCHU JÜN

Suis-je saoul.

Est-il vrai qu'au terme d'un ultime combat
Qui fait saigner tant de cervelles
Le monde se précipite dans l'Ordre Nouveau
Vaste projet, frappé de démesure
Englué dans la poix des réalités
Porté par une démarche trop humaine
Et reculant toujours vers l'horizon
D'un avenir qui fuit comme un mirage.

(Le rire de Wang gronde.)

Car la vérité sort de la bouche de l'ivrogne.

10.2

(Gau Dsu, seul, endormi sur le trône. Quatre spectres de soldats s'emparent du trône où Gau Dsu est assis et le descendent rapidement tout en bas des gradins.)

GAU DSU

Où va-t'on?

(entre le dieu d'arrondissement.)

PREMIER SOLDAT

Le dieu d'arrondissement.

LE DIEU D'ARRONDISSEMENT

Gau Dsu, crois-tu à l'esprit de la Révolution?

GAU DSU

Eh bien mon dieu, oui, j'y crois encore.

LE DIEU D'ARRONDISSEMENT

Alors, impossible de t'épargner la scène que voici.

DEUXIEME SOLDAT

Avanti.

(Ils portent Gau Dsu plus loin, suivis du dieu d'arrondissement. L'esprit. Vingt spectres de soldats.)

LES SOLDATS (marmonnant:)

Voici le rénégat.

LE DIEU D'ARRONDISSEMENT

Grand esprit, je t'amène Gau Dsu.

(L'esprit reste silencieux. Des soldats arrachent Gau Dsu de son trône. Il reste suspendu dans l'air et gigote.)

L'ESPRIT

Je me trompe toujours. J'espérais, Gau Dsu, que tu serais à la hauteur de ta chance. Gau Dsu, tu n'as plus de terre

6

sous les pieds.

(Les soldats allongent Gau Dsu en travers du trône et le rossent avec de grosses massues.)

GAU DSU (paniqué:)

Esprit, pourquoi me tourmenter ne t'ai je. Pas rendu un grand service ne me suis-je . Pas battu. La vie de millions de gens n'a-t'elle pas. Eté changée.

(L'esprit se tait.)

Que dois-je faire, Esprit.

L'ESPRIT (~~fait signe aux soldats d'arrêter:~~)

mon dieu de lui tait
depuis

Je voulais te faire mettre à mort. Une erreur de plus. Je me trompe trop souvent. Les eunuques s'empareraient alors de nouveau du pouvoir. (Perplexe. Puis, d'un ton hystérique:) Tu as trahi notre cause. Barre-toi. Ouste.

TROISIEME SOLDAT

Faut-il lui laisser son épée, grand Esprit?

(L'esprit réfléchit. Gau Dsu se cramponne à son épée.)

L'ESPRIT

Jusqu'aux temps nouveaux de la prochaine fois, pas plus.

GAU DSU

Je te remercie, Esprit. Je travaillerai jusqu'à ce que je tombe.

(Quatre soldats le reportent avec son trône là où il était.)

LE DIEU D'ARRONDISSEMENT (à l'Esprit:)

Je connais la région, camarade. Question de mode de production. Les masses au corps à corps avec le travail, exclues de la synthèse sociale. Civilisation d'esclaves. Nous en sommes à l'an 202 avant le Messie. La théorie se traîne sur des béquilles. Faut pas perdre ton sang-froid, camarade. Va voir un peu du côté de la base. Salut.

L'ESPRIT

Mon dieu, dans quel marasme je suis. (Il s'anéantit.)

LE DIEU D'ARRONDISSEMENT

Où est-il ?

QUATRIEME SOLDAT

Il se remet à l'étude.

11

LES TEMPS NOUVEAUX.FIN DU COMBAT ENTRE GAU DSU ET TSCHU JÜN.

(Gau Dsu sur le trône.Su Su, Jing Jing et Meh Meh le cajolent. En bas, Tschu Jün et deux censeurs, les candidats de la scène 7.)

TSCHU JÜN

Censeurs, avant que je ne débattre avec l'Empereur
De sujets qui ne sauraient attendre, l'avenir par exemple,
Dites-lui la vérité sur l'Etat . Et sans ménagement.

LES CENSEURS

Parfaitement, seigneur.

TSCHU JÜN

Sans ménagement.

(Il s'en va.)

PREMIER CENSEUR

Altesse, de la vie de Tschin vos censeurs

DEUXIEME CENSEUR

Qui ont pour vocation de dévoiler menus défauts et faiblesses
De la grande splendeur de votre royaume

PREMIER CENSEUR

A usage interne, bien sûr.

DEUXIEME CENSEUR

Le regard tourné vers l'avant

PREMIER CENSEUR

Vers le haut.

GAU DSU

Quoi.

DEUXIEME CENSEUR

Les paysans, Altesse, ou bien
Les habitants des campagnes, le peuple pour ainsi dire.

GAU DSU

Que font les paysans.

PREMIER CENSEUR

Rien. Bien que certains

DEUXIEME CENSEUR

Phénomènes

PREMIER CENSEUR

Non typiques

64
PREMIER CENSEUR

Etrangers à la nature des choses, donc étranges
Explosions désordonnées

GAU DSU

Explosions ?

PREMIER CENSEUR

D'une balourde colère

DEUXIEME CENSEUR

ou plutôt: de coléreuse balourdise

PREMIER CENSEUR

Abrutissement, abêtissement, c'est courant chez les paysans.

GAU DSU (rit:)

Je comprends.

PREMIER CENSEUR

Mais qui révèlent de dangereuses

DEUXIEME CENSEUR

Plus ou moins dangereuses

PREMIER CENSEUR

Négligences

DEUXIEME CENSEUR

Oh fort compréhensibles.

PREMIER CENSEUR

Parlons plutôt de distractions

DEUXIEME CENSEUR

Ou même de neuf tractions , à peine.

PREMIER CENSEUR

Des autorités.

Nous avons la situation bien en mains.

GAU DSU (repoussant les femmes:)

Qu'est-ce que ça veut dire? De l'agitation?

DEUXIEME CENSEUR

L'homme, seigneur, s'agite

Dans le ventre de sa mère, et pendu à son sein.

Et dans son lit plus encore, et dans son métier

C'est l'agitation en personne. Et même dans sa tombe, le mort

Ne trouve pas encore le repos, pour peu qu'il ait vécu.

GAU DSU

Un soulèvement, donc. Les raisons précises, à présent.

PREMIER CENSEUR

Bah, les impôts, le travail forcé, la misère pardi.

GAU DSU (se levant:)

Un instant.

PREMIER CENSEUR

Comme vous voudrez, seigneur. La vraie raison
Au fond, c'est l'intensification du développement
De la grande splendeur universellement reconnue
Qui illumine le pays. D'où: des lumières et des ombres.

DEUXIEME CENSEUR

Ou encore : des ombres et des lumières.

PREMIER CENSEUR

Les deux aspects

DEUXIEME CENSEUR

Du progrès. Satisfaction et mécontentement
En raison des avancées

PREMIER CENSEUR

Dans les deux sens.

Terres irriguées, gosiers secs.

(il rit.)

DEUXIEME CENSEUR

Le verre est quand même à moitié plein.

(il rit.)

PREMIER CENSEUR

Mais les bourses sont vides.

(ils rient tous deux.)

GAU DSU (très grave:)

Les paysans, dites-vous ne sont pas contents.

PREMIER CENSEUR

Mais ils ne sont pas mécontents.

DEUXIEME CENSEUR

Une certaine grogne, Altesse.

GAU DSU (aux femmes, sans ménagement:)

(Les femmes s'en vont.) Laissez-moi seul.

(Les femmes s'en vont.)

Et pourtant la terre

Est répartie en parts égales.

PREMIER CENSEUR

Elle l'est. Elle l'était

DEUXIEME CENSEUR

Et l'est encore

Et ne l'est plus, tout en l'étant.

GAU DSU

Halte.Halte.

(Il descend les degrés en toute hâte, frappe de sa paume les fronts des censeurs)

Vous censurez vos langues. Ce poste est trop dur
Pour l'employé qui veut rester fidèle.Etre obligé
De dire la vérité en présence de son Empereur.
Supprimez cet emploi. Il est inhumain.

(Les censeurs se retirent en s'inclinant.Tschu Jün.)

Tschu Jün, vieil oracle, au visage pareil
A la carapace d'une tortue.

TSCHU JÜN

En deux mots, seigneur: les paysans sont déchaînés
La noblesse rassemble des armes. Sous nos murs
Les Huns.

GAU DSU (blême:)

Trois ennemis d'un coup.

TSCHU JÜN

Les paysans

Aussi seigneur? Ne leur donne pas ce nom.

GAU DSU (monte vers le trône, s'appuyant sur Tschu Jün
tout en l'entraînant dans son ascension:)

Et quel nom leur donner, Tschu Jün.

TSCHU JÜN (prend place sur le trône:)

Ce ne sont pas nos ennemis. C'est nous
Qui sommes les leurs, Gau Dsu.

GAU DSU

Sais-tu bien ce que tu dis là?

TSCHU JÜN

Pas tout à fait, seigneur

Laisse les marchands chanter leur requête.

GAU DSU

Des marchands? Mais on parlait des paysans.

(Tschu JÜN siffle. Trois marchands.)

TSCHU JÜN

Ce sont des marchands, trois si je sais bien compter.
Ils tiennent beaucoup à nous, comme on tient à ses débiteurs.
Ne les déconcerte pas, ne traite pas tout visiteur
Comme le premier paysan venu.Braves gens
Exposez votre affaire avec doigté.
A notre Empereur qui manque d'expérience.

GAU DSU

Pas question.

Les moulins à eau, c'est ça? Les fonderies.

L'industrie dans les campagnes. Le paysan devrait

Désormais payer un exploitateur de plus.

Non, plutôt être dans l'eau jusqu'au cou

Cette eau qu'il fait monter du puits avec ses pieds.

Et vous ? Qu'est-ce qui vous pousse à faire monter l'eau

Sans avoir recours aux pieds des paysans?

Ces messieurs veulent encaisser, si je comprends bien

Ils avancent le fric quand nous sommes fauchés

Et veulent maintenant, pour un même profit,

Du fer tirer du fric, comme chez les Barbares.

Vous pensez que l'Empereur en chie tous les matins?

Or c'est un paysan, et aucun paysan n'ignore

Que vous vivez de sa sueur. Suant comme un boeuf

Et agitant pensées contre nature

Nous pensons à un truc qui vous mettra dedans

Et qui vous coupe l'eau, en vous coupant le souffle:

Le fer devient propriété de l'Etat

Et lui appartiendra tout comme le pouvoir

L'un aussi dur que l'autre.

Un monopole, mes amis. Vous êtes expropriés

Par un paysan. Disparaissez de notre vue.

(Il éclate d'un grand rire. Tschu Jün rit avec lui.)

TSCHU JÜN

Restez. Ainsi le très honoré paysan va demeurer

Englué dans sa glaise jusqu'à devenir tout noir

Au fond de l'histoire ancienne.

Un point semble vous échapper, seigneur.

Notre pouvoir, s'il n'avance pas, s'appelle stagnation.

Ce retournement qui me plaît, je vois que vous

Ne pouvez le comprendre. Laissez tomber les paysans

Vous ne pouvez rien pour eux, s'ils ne sortent pas

De leur peau, et fût-ce à coups de triques.

GAU DSU

Mon trône.

TSCHU JÜN

Encore ce m o n . Et ma bêtise à moi c'est d'avoir

Laisse ta bêtise s'installer sur le trône.

(Gau Dsu l'oblige à quitter le trône.)

Bon. Restons debout tous deux, jusqu'à ce que soit
Tranché le différend qui nous sépare depuis ce jour
Où nous avons voulu nous égorger.

GAU DSU

Tu as quelque histoire sur la langue, valet.
Vas-y de ton discours. Tu as la parole.

TSCHU JÜN

Alexandre le Grec ouvrait avec ses troupes
Les portes de l'Asie. Il fit halte à Gordion.
Et dans ce bourg phrygien on porta sous sa tente
Une simple corde, nouée depuis l'aube des âges.
La victoire, lui dit-on, à qui la dénouera.
Les Phrygiens, avant d'être pendus, balbutièrent
Le nom d'un roi défunt, un certain Gordias
Sans doute un nom quelconque, que la peur leur dicta.
Blême jusque sous son casque, Alexandre alors
Comprit que cette affaire était inextricable:
Le lendemain, de son glaive, il trancha le noeud
Et parvint jusqu'aux Indes. Ainsi fit le Barbare.
A Yüen, monarque de Sung, bonhomme replet
Plutôt casanier, un quidam, venu de Lu
Apporta en présent, sans raison apparente,
Un noeud du même genre. Le roi fit ordonner
Que l'on se rassemblât pour résoudre la chose.
Personne n'y parvint, chacun l'a deviné
En suivant ces récits l'un à l'autre noués.
Un orateur, disciple du célèbre Erh Shuo,
A moitié aveugle déjà, démêla ce noeud
Jusqu'à la moitié.
Grimaçant de bonheur il déclara au roi
Haletant d'impatience: voici la solution!
Personne jamais ne pourra défaire ce noeud.
Chacun fut satisfait d'une telle sentence.
Tout le monde resta, mains croisées sur le ventre,
Dans un présent sans fin et sans nul avenir.
Alexandre il est vrai mourut avant d'avoir
Fini sa guerre.

(Long silence. Les marchands rient sous cape.)

GAU DSU

Nous daignerons, l'ami, oublier tes paroles.

(Il lui donne l'accolade. Tschu Jün s'affaisse, étranglé.)

Quand les marchands réalisent ce qui s'est passé, ils se mettent à courir, affolés, en tous sens.)

Qu'avez-vous vu.

PREMIER MARCHAND (tremblant)

Un homme, terrassé par

La joie d'avoir reçu votre accolade.

GAU DSU

Oui, c'est bien cela.

(Les marchands se prosternent.)

Puisque vous l'avez vu, je serais fort aise

Que vous me fassiez parvenir, et avec diligence

Tout l'argent de vos coffres.

DEUXIEME MARCHAND

Seigneur, il est à vous.

GAU DSU

Ca vaut bien un poste dans le monopole.

TROISIEME MARCHAND

Votre monopole, seigneur.

(Les marchands se retirent en saluant très bas.)

GAU DSU

L'argent est en route

Vers Hsien, le paysan qui porte le drapeau.

(Il s'assied, recroquevillé, sur le trône.)

Tant qu'il ne sera pas changé jusqu'à sa base

Ce monde bâti sur l'ordure ne vaut rien.

Les dos restent courbés. Il faut donc tout changer.

Ce qui ne vaut pour tous, pas besoin d'en parler.

Seul un pareil dessein justifie notre vie.

(Rideau. Wang surgit du sol tandis que les comédiens viennent saluer.)

WANG

Messieurs dames, vous voyez, je suis en vie et j'aime ça.

(il se débarrasse de son costume de scène:)

40

Les temps nouveaux, ensanglantés par les anciens
Ne seront vraiment nouveaux que si nous sommes debout.
Ce qui nous blesse encore peut disparaître enfin.
Nous avons tout en mains pour en venir à bout.